

## INTERVIEW / V.GIRARD

R.BELLO : Voilà, nous sommes le 10 février 2003 et nous nous retrouvons chez V.GIRARD, Pierrette et Roger BELLO pour avoir une entrevue et un échange sur ce que Victor aura envie de nous dire par rapport à son intérêt pour les jeunes en difficulté dont il s'est occupé depuis fort longtemps.

V .GIRARD : Bon, écoutez-moi, je prends le relais.

R.BELLO : Voilà !

V.GIRARD : D'abord, les jeunes en difficulté, je crois qu'on ne peut pas séparer cela de ce que j'ai vécu, tu comprends ! Non pas parce que j'étais en difficulté mais j'ai vécu des choses dans mon enfance ce que j'aurais à dire c'est que, alors que je ne me destinais pas du tout à cela...je me destinais à rien du tout comme tous les enfants, si ce n'est à vivre, à jouer, à vivre.. j'ai eu quand même, après coup, une réflexion sur tout ce qui s'est passé dans mon enfance et dans ce qui s'est également passé après mon enfance et que j'ai découpé en plusieurs parties : une partie mon enfance, une partie la captivité , une partie ensuite le retour à la vie normale après la captivité qui s'est coupée en deux parties : une partie salariée, une partie où je gagnais ma vie et je constituais ma famille et puis une partie bénévole et c'est cette partie bénévole , à mon avis, qui est le plus dans la ligne de ce que j'ai vécu dans mon enfance, qui fait le lien avec ce que j'ai vécu dans mon enfance .

Dans mon enfance, j'étais le troisième d'une fratrie de trois. Après coup, ce qui a été important pour moi c'est que mon frère et ma sœur sont nés avant la guerre de 14, c'est à dire 1909 et 1911, et moi je suis né en 1917. C'est à dire que mon père, probablement , pendant une permission, il ne s'est jamais étendu sur sa vie militaire, je ne la connais que par des photos jaunies que j'ai de cette époque là... mon père , au cours, d'une permission probablement ou comme je l'ai appris très récemment , il était revenu au chantier SCHNEIDER où il travaillait avant la guerre et c'est peut-être au cours de cette courte période de 1917 –1918 que j'ai été conçu. Toujours est-il qu'il était malade et que moi je ne l'ai pas revu, dans ma mémoire en tout cas, avant l'âge de deux ans... deux ans et demi... trois ans. Il avait eu une tuberculose pulmonaire, il a été hospitalisé à MONTANA en Suisse et je pense qu'après m'avoir conçu et ma mère, après m'avoir mis au monde, m'a élevé en dehors de la présence de mon père. Je ne sais pas comment j'ai vécu ça mais ma mère était très chaleureuse.. Les deux personnes qui ont le plus compté, je pense, dans cette enfance pour moi ça a été la présence de ma mère qui était... qui peignait, qui dessinait , qui jouait du piano qui était assez artiste... Elle a été élevée comme, je pense, toutes le Lyonnaises bourgeoises mais elle était orpheline de mère ... elle avait perdu sa mère en couche...et donc elle avait été élevée dans une institution qui, au début, d'après ce qu'elle m'a dit , n'était pas tendre puisqu'elle avait une cicatrice au-dessus de l'œil .. c'était un coup de sabot ...à l'époque c'était le sabot d'une religieuse qui l'a... qui s'occupait d'elle Donc, elle a été élevée dans cette institution avec l'inconvénient des institutions , c'était très sévère , mais l'avantage c'était ouvert , comme les jeunes filles de cette époque-là probablement, à beaucoup d'arts avec lesquels on élevait les jeunes filles à ce moment là : la broderie, la peinture , la musique etc... Donc, ma mère m'a probablement ouvert à tout ça.

R.BELLO : Ton père, il était de quel milieu, lui ?

V.GIRARD : Mon père, lui, était plutôt d'un milieu modeste, commerçant je crois.... ma mère était lyonnaise mais mon père était bressan .. il était de LOUHANS....je crois que son père à lui, que je n'ai pas connu, était négociant en vin.....Je n'ai connu que ma grand-mère du côté de mon père. Du côté de ma mère, je n'ai connu personne, puisque ma grand-mère était décédée en couche et le père de ma mère qui était un contrôleur d'octroi à LYON , je ne l'ai pas connu.. il s'appelait Camille , c'était du reste le nom de mon frère qui s'appelait Camille ..voilà.... Et alors, donc, je n'ai pas connu mes grands-parents autre que ma grand-mère , mère de mon père , bressanne par conséquent. Mon père était d'un milieu modeste par rapport au milieu de ma mère mais il était, lui, il a eu une grosse influence sur moi dès l'instant où je l'ai connu, je me souviens qu'il était... il avait pour moi une grande affection peut-être parce que j'étais le dernier et celui qui est né alors qu'il était malade .. Il rattrapait un peu le temps de ne pas m'avoir connu pendant ces deux premières années. Il était, à mon sens très chaleureux et je lui rendais bien, je crois, parce que je travaillais bien, tout au moins on me le disait, et je me souviens.... comment dire...il y avait une certaine complicité avec mon père, je me souviens aussi.... j'étais fasciné d'une part par sa montre. Il avait une montre gousset, à l'époque, qui était une montre carrée qui s'ouvrait et qu'on plaçait là , qui servait de réveil aussi Donc, il me faisait écouter. Je me souviens le tic tac de la montre .. enfin c'est comme tous les gosses !!! Sûrement ça n'a rien d'original, mais enfin cette montre je me souviens bien. ..et puis il avait un canif qui était un couteau, non pas un couteau suisse, mais un canif en nacre avec alors un cure-ongle qui me fascinait .. Il était un peu en forme de serpette... Il se nettoyait les ongles avec et moi ça me fascinait....je ne sais pas pourquoi . J'étais sur les genoux de mon père et je regardais, évidemment, tous ces accessoires là qui étaient dans ses poches. J'ai eu de ma mère beaucoup de chaleur de la part mon père, je crois beaucoup quand même d'affection et de complicité et, en plus de ça , c'était un homme qui avait, avant la guerre, préparé .. il était sous-admissible à l'Ecole polytechnique, donc il était scientifique, il était matheux. La guerre avait interrompu ça .. mais il était officier d'artillerie . Mais il s'occupait beaucoup de mes études et moi, j'avais l'impression qu'il y avait une interaction .. là je savais que dans cette complicité il y avait une sorte de plaisir réciproque : moi je lui apportais des choses importantes pour lui et, lui, s'occupait de moi. Sur ce plan là, il était .. il y avait une double gratification. Donc, ça a été... mes études primaires ont été, j'allais dire, vraiment modelées par ces deux présences du père et de la mère .. Alors que j'étais un peu comme un fils unique puisqu'il y avait quand même six ans et neuf ans d'écart avec mes aînés et j'étais le petit qu'on appelait « sautillard jacasson » parce que je posais toujours des questions et j'étais toujours très très vif...mais de santé fragile , tout au moins, on pensait fragile parce que la tuberculose de mon père faisait que je n'avais pas le droit de l'embrasser , je n'avais pas le droit d'être autrement que justement sur ses genoux et il n'y avait aucun contact ...j'allais dire affectif autre ...charnel...c'était plutôt avec ma mère que je l'avais . Et alors, avec mon père et avec ma mère, j'ai passé toutes mes études primaires avec eux et mes copains étaient, pour moi une deuxième famille, j'allais dire, puisque je n'avais pas tellement de relations avec mes frère et sœur. Mais, par contre, les amis de mon frère et de ma sœur avaient, pour moi, une certaine affection ou alors est-ce que c'était moi qui avait une certaine affection avec eux., j'en sais rien, mais il y avait là quelque chose qui circulait. Mes copains de classe, alors, de cette époque là, c'étaient des copains avec lesquels.....plutôt je m'identifiais, je cherchais ceux qui ...c'était très curieux...après coup je me dis que j'aurais voulu être costaud comme eux ...avoir une certaine ..je ne sais pas .. une certaine forme physique identique à la leur ...enfin celle qui me plaisait, en tout cas, j'aurais voulu être autre que j'étais...j'étais chétif et on me disait tuberculeux. Effectivement, j'ai dû faire une primo-infection à cette époque là puisque après coup je me souviens ... mes radios

montraient qu'il y avait un infiltrat du sommet. On disait que j'étais catarrheux .. je toussais...je crachais...et puis j'étais relativement chétif. On me montrait à un pédiatre de LYON, ma mère m'amenait à LYON, Je me souviens...un jour de Carnaval, où j'étais à LYON et je voyais les gens déguisés à LYON. Pour moi, les Lyonnais, c'étaient des guignols, Donc j'allais voir le docteur PEHU , il s'appelait PEHU c'étaient pas des initiales c'est PEHU qui était très réputé , à l'époque, et qui trouvait que j'allais bien. Mais, pour ma famille, j'étais un chétif, un catarrheux et un asthmatique. Voilà ! Donc interdiction de faire du sport, interdiction de faire quoique ce soit ! Donc, ma petite enfance, à mon avis , a été riche et pauvre : riche sur le plan affectif et pauvre sur le plan des échanges avec les copains et avec...

Cà c'est modifié quand je suis rentré au collège parce que au collège , une grande modification : d'une part comme tous les enfants d'ailleurs, on entre dans un monde du pluriel alors qu'on est dans un monde du singulier et j'ai eu l'impression que là je baissais d'un régime . Alors que j'étais assez volontiers premier en classe en primaire, quand j'ai été en secondaire, là, je me trouvais confronté au plus grand nombre que je ne connaissais pas et puis à plusieurs profs .. et là je ne pouvais pas séduire tous les profs en même temps... alors que je séduisais mon père et ma mère probablement et des copains et des copains de mon frère .Là , bon ... j'étais un peu anonyme. Donc, là il y a eu une baisse de régime très nette et j'ai rencontré d'autres copains qui m'ont ouvert à autre chose. C'est là où j'ai commencé à faire du scoutisme, avec un copain qui existe toujours comme je te disais qui est à STRASBOURG actuellement, mais qui, lui, était scout dans une troupe populaire du quartier : la première CHALON. Et c'est un peu avec lui ou grâce à lui ou à cause de lui, je ne sais pas, que je suis rentré dans cette confrérie du Scoutisme. Et j'y suis resté. C'était donc en 1928, je me souviens d'avoir fait ma promesse en 1928 ...c'était le 28 novembre 1928 et je suis né un 28 novembre aussi 1917. Le 28, sans être un obsessionnel est un chiffre un peu curieux pour moi.

R.BELLO : Et c'étaient les Scouts de France ?

V.GIRARD : Les Scouts de France ! Il faut dire aussi, très rapidement, que ma mère était très croyante, très pratiquante alors que mon père était, lui, je pense agnostique . Donc, Scout de France ! .....ma mère attachait beaucoup d'importance aux pratiques religieuses, etc... La première, je crois les premières entorses que j'ai fait alors que j'étais tout à fait dans l'optique de ma mère, à l'époque, ça a été a cause du sport. Je disais à ma mère que j'allais à la Messe le dimanche alors que j'allais au stade. Voilà, par exemple. Je m'en confessais abondamment mais je continuais à aller au stade et pas à la Messe. Enfin, néanmoins, j'étais très, comment dirais-je ? très sensible aux Fêtes religieuses , aux tempos religieux.

Alors, le Scoutisme a été très important pour moi parce que j'ai découvert la possibilité de transgresser l'inquiétude générale. Je me suis aperçu, là, que les premiers, les premières fois que j'ai campé , c'était, je me souviens, pour la Pentecôte... j'ai été malade comme un chien mais personne n'en a jamais rien su. Mais le matin, je faisais ma crise d'asthme .. et le camp suivant, je n'ai plus fait d'asthme.. Enfin, je faisais de l'asthme beaucoup plus par angoisse d'être coupable d'avoir transgressé. Enfin, c'est comme ça que je dis .après coup. Mais sur le moment, j'étais vraiment pas très bien. Et néanmoins, j'ai tenu le coup avec ce copain qui m'avait fait rentrer dans le scoutisme et qui faisait beaucoup de sports. J'ai continué à faire du Scoutisme sans lui, mais j'ai fait du sport...beaucoup. C'est à ce moment là, lui, il faisait de l'athlétisme et moi j'ai commencé à faire de l'athlétisme... Lui faisait du foot mais moi je n'ai pas fait de foot mais j'ai fait du basket, et, à ce moment là, le sport et le Scoutisme c'était plus important pour moi que les études. Et... je n'étais pas nul mais, enfin, j'étais devenu très

moyen. Mon père... je sentais que je le décevais un peu et tout ça c'était un peu en cachette de mes parents, le sport. Jusqu'au jour, où ils se sont aperçus que mon équipe du Collège de CHALON était arrivée en finale de je ne sais pas quel truc, j'étais dans les journaux ...mon père était à la fois furieux et content...il se demandait en plus ce que je faisais là dedans, mais il était content de voir que, finalement, je n'étais aussi racho qu'il le pensait. Néanmoins, ce père a marqué beaucoup cette partie là de ma vie parce que son état de santé s'est aggravé énormément, et j'ai été amené à le soigner car mon frère était déjà parti à PARIS pour continuer ses études dentaires, ma sœur s'est mariée très jeune j'ai l'impression que la famille était, pour elle, j'en n'étais pas conscient, mais enfin elle avait une certaine pression. Donc, je me trouvais tout seul, encore plus seul qu'avant puisque ...et mon père, lui, avait une infection tuberculeuse rénale. Il était vraiment très malade. Je me souviens de matinées ou de nuits, où ma mère me réveillait à trois heures du matin pour aller chercher le médecin et cavalier dans CHALON.

P.BELLO : Il n'y avait pas de portable à l'époque....

V.GIRARD : Non, il n'y avait pas de portable, il n'y avait rien... Je cavalaïs dans les rues de CHALON pour aller chercher le médecin qui m'avait ausculté 20 fois.. le père MAGNE, il s'appelait MAGNE et je me souviens très bien de lui et il connaissait bien mon père depuis longtemps...De l'âge de 12 ans à l'âge de 16 ans j'ai soigné mon père, finalement, mais soigné vraiment c'est à dire lui passant le bassin, le lavant, le nettoyant et soulageant ma mère qui, effectivement, était très préoccupée par tout ça .. Et puis, il s'est retapé, il était très courageux, il a repris son travail. Je me souviens, j'étais en seconde à ce moment là, mais enfin, il pensait qu'il n'allait pas vivre longtemps, lui, et il avait fait sa demande de pupille de la Nation pour moi. J'étais en seconde à ce moment là, et, alors comme il était pensionné de guerre à cause de sa tuberculose qu'il avait contractée je pense avec la grippe espagnole . Il était gazé aussi. Donc là, j'étais pupille de la Nation, mon frère aussi et j'étais en seconde. J'ai passé le concours des bourses à ce moment là, je me souviens parce que il n'avait pas travaillé pendant trois ans, donc, on avait quand même un peu de difficulté pour vivre et, ma grand-mère elle, de son côté, n'était pas en bonne santé, elle était cardiaque et vivait à la maison. Donc, j'étais là, un peu en train de soigner les uns, soigner les autres du mieux que je pouvais ... et je pense que ça a eu peut-être de l'importance pour moi. Mais, ce n'est pas pour ça que j'ai été médecin, je ne crois pas ... parce que le prof de math que j'avais, qui était un condisciple de mon père au lycée du Parc, où mon père avait préparé polytechnique mon prof de math, lui, avait fait donc une agrégation de math, c'est de lui que, d'ailleurs, je garde le nom de Totor parce que.... d'abord il m'a appelé Jules, du nom de mon père, ensuite Camille du nom de mon frère parce qu'il avait eu Camille comme élève et puis finalement, chez moi on m'appelait Toto, alors il m'a appelé Totor. « Totor t'es donc nul comme ça qu'est-ce que je vais devenir avec toi. Si ton père savait ça... etc ...plutôt que de lancer la balle dans le panier, parce que je faisais du basket, tu ferais mieux de faire des mathématiques ». Et alors, il m'a dit, à la fin .. le brave père HANTZ ... il était alsacien d'origine et il m'a dit .. il a dit à mon père : tu sais, ton fils c'est pas une bête à concours il faut pas qu'il prépare un concours quelconque, ni Polytechnique, ni .....Saint-Cyr, si il veut, mais à Saint-Cyr j'avais un copain qui était mon rival direct depuis la primaire et je ne voulais pas encore me retrouver avec lui. Alors, c'est là où je me suis dit, je vais peut-être faire la médecine. Peut-être intéressé par le fait que j'avais soigné mon père et ma grand-mère, peut-être par le fait que je n'étais pas une bête à concours et qu'il fallait plutôt que je (inaudible). Voilà donc la première partie de ma vie qui était une vie scolaire, surtout, mais aussi une vie de contact avec la jeunesse, scouts de France et puis surtout avec le sport

R.BELLO : Ça veut peut-être dire aussi, c'est qu'à cette époque-là, l'orientation médecine était beaucoup moins scientifique qu'elle ne l'est aujourd'hui, je crois aussi, non ?

V.GIRARD : Ça dépend .. au début, oui, c'était moins scientifique qu'une préparation à ..mais elle était plus scientifique en ce sens que le PCB qu'on faisait en première année de médecine, c'est pas la première année de médecine, c'était un certificat de science de physique, chimie et biologie qui était déjà un certificat scientifique qui pouvait orienter vers les mathématiques, la chimie ou la biologie.

R.BELLO : oui, c'est vrai.

V.GIRARD : Non, à cette époque-là, il y a eu une grande richesse ...c'est le contact avec les jeunes, le contact avec les responsabilités, le contact avec l'équipe, le partage ça c'était intéressant. Le travail d'équipe, sur le plan sportif, pour moi j'aimais beaucoup ça, j'aimais aussi beaucoup les différences ... cette troupe populaire, il y avait de tout dedans. Il y avait des gars qui croyaient et des gars qui n'étaient pas croyants. C'est pour ça que la phrase d'après, qui m'est venue ensuite de .. du poète... comment il s'appelle ..celui qui croyait au ciel, celui qu'i n'y croyait pas... C'est un poète de l'époque .. Je pense toujours à Vercors, mais ce n'est pas Vercors ...c'est Aragon ! Alors, déjà à cette époque là, j'avais dans mes copains, des types qui pratiquaient, des types qui ne pratiquaient pas, des fils de bourgeois, des fils qui étaient, au contraire, des fils d'ouvriers, tout ça c'était très mélangé. Il y avait des copains qui étaient éclaireurs de France et je faisais du sport avec eux ..bref ! Toutes ces différences, pour moi, c'était très important .

Alors c'est une première chose.....deuxièmement une chose qui m'a paru, alors, importante mais à contrario, c'est qu'on n'abordait jamais ni les problèmes sexuels ni les problèmes de sexualité, ni les problèmes politiques...et ça, c'était un grand manque pour moi parce que, dans la séquence d'après ... quand j'ai été militaire et que la guerre m'a amené tout d'un coup je me suis trouvé à vingt ans, entre vingt et vingt deux ans en face d'évènements auxquels j'étais absolument pas préparé. C'étaient, à la fois, des problèmes de relations sexuelles avec des garçons et des filles et, en même temps, l'événement politique majeur qui était la guerre... je lisais un bouquin qui s'appelait » les lectures pour tous » à l'époque, où on parlait bien de la montée d'Hitler, du fait qu'il avait 99% de voix et que c'était louche, un peu, ça ne me paraissait pas énorme. Mon père lisait Gringoire, Candide, il était, donc, plutôt de droite car c'étaient des journaux de droite ; alors que moi, je lisais Sept (un hebdomadaire dominicain) j'étais la revue catholique de l'époque... je sentais qu'il y avait quelque chose qui se tramait mais que je ne comprenais pas et quand la guerre a été déclarée, j'étais, je tombais un peu de la lune. J'allais, là-dedans comme dans une aventure quelconque. Mais, la véritable aventure c'est que je me suis trouvé, alors là, confronté avec, en vraie réalité, avec des gens complètement différents avec lesquels je partageais la vie, non pas de temps en temps, mais 24 heures sur 24 . Je partageais la bouffe, le coucher la vie quotidienne et plus de parents ni plus rien. Il y avait ça, c'étaient eux la famille dont moi Et puis, d'autre part, j'étais au cœur même des problèmes politiques, des problèmes de la vie ou de la mort que je voyais à travers mon père mais, enfin, c'était pas la mienne, alors que là, c'était rigoureusement la mienne. Le jour où la première balle qui me sifflait aux oreilles on m'a dit tiens, c'est une balle, heureusement que tu étais là parce qu'elle était pas loin..... Quand tu entends ça, mon vieux, c'est que tu as eu de la chance de l'entendre parce que quand on la reçoit en pleine gueule, on ne l'entend pas. Donc, quand j'entendait que ça sifflait, je disais c'est pas pour moi mais, au moins, je me planquais. Voilà, j'apprenais des choses un peu comme ça.

Quoi dire sur cette époque là ? puisque j'en reste, quand même à l'intérêt que j'avais pour la jeunesse ? J'avais pas de problème de jeunes là, si ce n'est que je repérais les types qui avaient été anciens scouts ou pas anciens scouts et , chaque fois que je pouvais les rencontrer je formais un groupe qui ressemblait à un clan ; et à l'école du service de santé, j'ai continué à créer un clan que j'avais déjà..auquel j'avais déjà participé quand j'étais dans mes études , précédemment dans mes études de médecine. Donc, cette période du clan, ça a été aussi la prolongation, pour moi, du Scoutisme et puis des problèmes de responsabilité , bon, d'organiser des choses , de les animer parce que j'aimais bien ça d'ailleurs j'ai un truc là, qui peut vous amuser peut-être, je n'en sais rien. On avait un journal de clan, c'est un de mes copains qui me l'a envoyé, là, récemment, qui s'appelait HOLOBO. C'est le clan alors que j'étais étudiant à LYON, pendant mes premières années de médecine, et, c'est là, où je me suis aperçu que j'étais chargé , d'abord j'avais une patrouille de clan qui s'appelait Saint-Christophe parce que Christophe, pour moi, c'était bien, c'était la métaphore de celui qui porte le Christ . Tu vois, comme quoi je gérais, j'étais à la fois très parpaillot, très païen et en même temps très christique .. Et alors, c'est là dans : « Totor vous parle »... tu vois ?.. vous allez voir les éléments ? j'avais complètement oublié.. C'est des copains de l'époque qui m'ont, qui m'ont renvoyé ça en disant tiens on a retrouvé ça dans nos archives ..

R.BELLO : Et pourquoi le nom d'HOLIBO ?

V.GIRARD : HOLOBO , c'est un cri comma ça. Un type qui a eu beaucoup d'importance pour moi, à cette époque là, c'était STAGNARA qui était le chef de clan de mon clan, du clan auquel j'appartenais qui était le clan Albert de Mun qui était un clan, où il y avait de tout, mais STAGNARA, Pierral (il s'appelait Pierre, on l'appelait Pierral) avait créé une patrouille étudiante et quand Pierral a continué, il était un peu plus vieux que moi, il a continué ses études de médecine, il était chef de clinique plus tard il faisait de la chirurgie orthopédique , c'est moi qui était chef du clan Albert de Mun. Alors, c'est là où je tenais le maximum de ce j'avais pu apprendre avant, comme animation, comme sport, etc.. et bien dans cette patrouille là Saint-Christophe et puis ensuite au clan on a très vite fait un clan œcuménique , si tu veux, où il y avait à la fois des ouvriers et des étudiants. J'étais revenu un peu en arrière et, quand je suis rentré à l'Ecole de Service de Santé, là j'ai continué à faire un clan que j'ai appelé Arc en Ciel à ce moment là et qui n'a duré que six mois puisque je suis rentré en 1939 à l'École du Service de Santé et j'en suis sorti en 40, on était envoyé aux Armées . En deuxième année de médecine, donc je suis rentré aux Armées, à ce moment là . Et, donc il y a eu...

R.BELLO : Et donc, il y a eu une interruption de tes études

V.GIRARD : Ben ! il y a eu une interruption tout à fait significative, du fait même que j'étais militaire. Mais alors, c'est là, militaire que j'ai entendu siffler les balles, que j'ai vu les premiers morts, les morts vraiment .. que j'ai évacués , que j'ai déterrés , en ce sens que j'étais à ce moment là à BREDUNE, c'était à côté de DUNKERQUE, et les bombes tombaient ...j'ai vu deux ou trois types ensevelis sous le sable et on n'a pas pu les ranimer. Moi ça m'avait choqué beaucoup, ça .. Bien, alors ça c'est la vie militaire, ça n'a pas d'intérêt sur le plan du mouvement de jeunesse. Les mouvements de jeunesse, je les ai repris quand j'ai été en captivité, quand j'ai été fait prisonnier, ça se situait en juin, fin juin 40, j'ai été fait prisonnier et j'ai été au camp d'AUVOURS et là, comme tout le temps, j'ai essayé de reconstituer la cellule avec les gars ...et je me souviens au camp d' AUVOURS. J'avais un copain qui avait une tente scoute, enfin scoute ? une tente, une tente....tu sais les tentes canadiennes quoi ! Et on avait réuni d'autres scouts là ; et pendant le peu de temps qu'on est resté au camp d'AUVOURS,,..... trois mois, on avait déjà reconstitué une équipe avec une

animation, etc... Et puis, comme médecin, j'ai été envoyé en Prusse orientale avec d'autres .. avec un convoi , quoi, » un convoi des cons » . On s'est fait piéger, on a été là-bas , on est arrivé en Prusse Orientale en fin juillet 40 et rebelotte...moi ce qui m'intéressait, c'était de réunir à nouveau les gens que je recherchais... ma famille en quelque sorte.

P.BELLO : Mais, tu n'étais pas médecin à cette époque ..

V.GIRARD : Mais si, j'étais médecin auxiliaire.... j'étais en deuxième année de médecine, c'est à dire j'avais des fonctions de médecin-adjoint du médecin-chef et comme médecin auxiliaire j'avais eu déjà des responsabilités quand j'ai été fait prisonnier. J'étais fait prisonnier comme médecin mais j'étais déjà affecté comme médecin au 45ème régiment d'infanterie.. Et, donc en Prusse orientale j'ai été médecin auxiliaire peu importe, j'étais médecin. Je réunissais ma famille .. Tous les scouts on se réunissait et j'essayais d'en faire un clan. Mais, je me souviens en Prusse orientale, que j'avais essayé de repérer les types qui venaient se soigner à l'infirmerie, j'étais dans un commando qui avait une infirmerie centrale et puis il y avait les différents prisonniers étaient dans différentes fermes ou chez différents artisans à la périphérie de JOHANIGSBOURG et ils venaient se soigner à l'infirmerie et je les repéraient comme cela. Je savais qu'il y avait un scout là, un scout là , un routier par ci par là et j'avais réussi à faire une espèce de petite feuille de liaison pour les réunir de temps en temps une fois par an, deux fois par an où ils venaient à l'infirmerie pour un rhume ou n'importe quoi et je les gardais pendant 24 heures et c'est là que je reformais un autre clan Arc en Ciel . Alors, est-ce qu'il y a des types qui vivent encore de cette période là, je ne sais pas. Il y avait JOHANY c'était un gars qui était à MARSEILLE, qui était flic.. Il y avait un autre qui s'appelait Gérard...je les connais par leur prénom ...qui est dans les Deux-Sèvres dont le fils avait fait l' Ecole du Service de Santé. Mais on ne peut plus les toucher ces gars là. C'est dommage ! Celui peut-être qui ne participait pas au Clan , peu importe, mais c'était un bon copain et qui est le parrain d'un de mes fils, il s'appelle, ce garçon –là s'appelle DOUAU et il habite LYON .. On peut le toucher celui-là ..André DOUAU, il habite rue du docteur Rebatel à LYON. Alors, lui, il était témoin de çà. Un autre témoin, alors c'est peut-être pas intéressant par rapport à ce qu'on dit, mais enfin c'est un peu un conte de fée ! J'ai connu là un médecin russe parce que le Blitz allemand en Russie a eu lieu en juin 1940, 1941 et les Russes, les premiers prisonniers russes ont débarqué à KOHANIGSBOURG à ce moment là.. Ils avaient, tous, le typhus et ils étaient avec un médecin russe et bon, en vertu de la Convention de Genève (que les Russes n'avaient pas signée) mais enfin... j'ai demandé au major allemand, eux qui l'avaient signée, si je pouvais leur apporter des médicaments. J'ai eu l'autorisation, si bien que j'allais chez les Russes et que c'est là que j'ai connu mon ami BELOUSOW ... Michael BELLOZOF dont le fils est venu un mois, ici, il y a 10 ans, parce qu'il faisait des études, un stage d'électricité et dont la petite fille a retrouvé mon nom dans les affaires de son grand-père qui est mort il y a deux ans et, elle est venue à LOUVECIENNES, l'année dernière. Voilà ! et c'est elle qui a donné le nom de franchouillard ... .. J'ai repris le nom de franchouillard et je lui ai envoyé des bouquins. Voilà ! Je ferme la parenthèse parce que çà n'a rien à voir, si ce n'est le goût que j'ai de rentrer en contact avec les gens. Je crois que çà je l'ai eu du scoutisme parce que ni BELOUSOF ni DOUAU n'ont adhéré au clan de l'ARC en CIEL, mais (inaudible) c'était important pour moi.

Bien ! Quand je suis rentré de captivité, j'ai fait une thèse.

P.BELLO : En quelle année ?

V.GIRARD : En quarante. ...Alors, je suis rentré de captivité en 44 avec une pleurésie par le dernier sanitaire, l'avant-dernier train sanitaire. Ensuite, je suis rentré...je n'ai pas voulu rentrer à l'Ecole de Service de Santé parce qu'il fallait signer un papier comme quoi je n'avais pas de parent juif etc....-t je ne comprenais pas. Pour moi, il n'y avait qu'une promesse celle que j'avais faite le 28 novembre 1928 et je voyais pas...et les promesses ça se faisait devant Dieu mais pas devant PETAIN. Donc, j'ai repris la tangente et je me suis retrouvé en Ardèche chez un copain, qui était scout, lui, un ancien de l'Arc en Ciel du premier clan et qui était médecin de la Santé à PRIVAT et c'est comme ça que je me suis retrouvé dans une compagnie FTPF (Francs Tireurs et Partisans Français) de l'Ardèche où j'ai eu...Je suis resté médecin de cette Compagnie qui, ensuite, après la fin de la libération de LYON a été, elle, virée dans l'armée régulière dans les Alpes et bon ...Donc j'ai terminé, ma guerre, pour te répondre en 45 et j'ai réintégré l'Ecole du Service de Santé en 45 en troisième année de médecine et j'ai terminé, finalement ma médecine à ce moment-là. Bien

R.BELLO : Avec une sérieuse pratique, quand même !

V.GIRARD : Avec une sérieuse pratique .. oui ..avec une sérieuse pratique de tout et c'est là que j'ai fait mes dernières années de médecine, ma clinique, ma thèse . Alors, ma thèse, justement, fort de cette pratique-là et surtout, de ce qui m'avait frappé, c'est de voir que les gens d'une part, savaient s'adapter s'ils étaient, s'ils avaient été familiarisés, justement, avec tout ce que je connaissais, c'est à dire le sport, la vie de plein air, la différence, la tolérance à la différence, si on était tolérant aux différences aussi bien sur le plan social, que sur le plan religieux que sur le plan culturel.. Par contre ceux qui n'étaient pas, qui n'avaient pas cette tolérance là s'adaptaient relativement mal, ça m'avait frappé, et je me disais, moi je serai content dans l'armée de voir quels sont ceux qui peuvent s'adapter ou pas s'adapter à cette nouvelle situation là.

R.BELLO : Tu sais que mon thème de mémoire de fin de formation d'éducateur c'était « les nécessaires différences » .

V.GIRARD : Oui et bien voilà ... les nécessaires différences, pour moi, c'est important ...si bien que j'ai fait ma thèse , à la fois intéressé par l'enfance et pensant que c'est un problème d'enfance au départ ...les capacités d'adaptation parce que c'est là que je les avais vécues donc j'ai fait une thèse sur « les différents tests de niveau mental chez les enfants irréguliers » justement, et ça, ça rejoignaient des préoccupations à la fois de l'Armée qui essayait de voir quelles pouvaient être les meilleures adaptations possibles à des situations de plus grand nombre comme celle de l'Armée et la meilleure efficacité pour l'obtenir. D'autre part, ça intéressait aussi mes maîtres civils et militaires lyonnais parce que KOHLER était médecin d'un Centre d'Observation à côté de LYON qui devait s'appeler aussi Arc en Ciel.

R.BELLO : Oui, il me semble j'ai un vague souvenir, comme ça

V.GIRARD : L'Arc en Ciel , c'est à la fois un symbole de différence et en même temps d'unité et de lien ... c'est une Arche d'alliance, quoi ! Donc, j'ai fait ma thèse là-dessus et ma première affectation à SAUMUR a été proche de deux établissements où, là aussi il y avait des enfants inadaptés, à savoir : l'internat approprié de CHANTELOUP avec Madame VINCENDON et son mari, Louis et Louise VINCENDON et puis l' IPES de Saint-HILAIRE dans la Vienne. Là, c'est là aussi rebelote...je rassemblais tous les copains scouts du coin ou anciens scouts qui existaient déjà avant et qui avaient, comme service, car à cette époque-là le maître mot du Scoutisme c'était quand même « servir » on le retrouvait dans toutes les



consignes, dans tous les chants ...la Promesse aussi ..la BA bien sûr... c'était « Servir » et alors le lieu de service c'était effectivement rester à la disposition des éducateurs de Chanteloup et de Saint-Hilaire et , en même temps à la disposition des gosses en leur apportant toutes les ressources que l'Ecole de cavalerie et l'Armée de blindés de SAUMUR pouvaient leur donner c'est à dire des véhicules pour les transporter, pour les promener... etc... et c'est à cette époque là qu'on a créé, avec la bénédiction des directeurs de l'époque, un service qu'on appelait le service des familles à SAUMUR où on faisait sortir les gosses de SAINT-HILAIRE et de CHANTELOUP pour venir rencontrer les jeunes de leur âge à SAUMUR . Alors, il y avait des journées, deux par an, qu'on appelait les journées de l'Amitié où ils venaient en compétition type brevet sportif populaire, si tu veux, de l'époque . Il y avait des challenges comme ça et puis, le soir, il y avait des feux de camp...etc...En dehors de ces fêtes de l'Amitié, il y avait le Service des familles où tous les dimanches, il y avait une centaine de familles qui recevaient une centaine de gosses de SAINT-HILAIRE ou de CHANTELOUP tout ça étant, encore une fois, créé par les jeunes de SAUMUR , c'est à dire les mouvements de jeunesse de SAUMUR et ... les FRANCS, FRANCHES CAMARADES, les CŒURS VAILLANTS , le SCOUTISME FRANÇAIS et voilà. De cette époque là, il y a eu un article qui a été écrit dans la revue Rééducation de cette époque là et qui est de Guitte BOIVIN qui était l'assistante sociale qui s'occupait du Service des familles et de moi.

R.BELLO : on devrait le retrouver

V.GIRARD : Oui, oui , je dois l'avoir....

P.BELLO : on est en 48 ou 49

V.GIRARD : on est en 47, 48... Voilà... L'article doit être daté de 1948, 49. Alors, bon c'est vrai, les gens qui, à cette époque là m'ont le plus marqué c'est surtout les directeurs de CHANTELOUP ou de SAINT-HILAIRE mais ils n'existent plus sauf peut-être l'ancien directeur de SAINT-HILAIRE, c'est le Docteur VENTRE. Il a été ensuite directeur d'AGNANE, il s'en souvient peut-être ... Il est peut-être encore en vie j'en sais rien. Et alors, ce qui est important, en tout cas, c'est que sachant ce que je faisais à CHANTELOUP et SAINT-HILAIRE, ASTRUC qui s'occupait aux Scouts de France du Foulard Blanc c'est à dire des handicapés moteur, physiques et des gosses, des scouts qui allaient à LOURDES, m'a contacté parce que venaient à PARIS des juges d'enfants de Hollande. Il voulait que cette expérience là, qui était animée par le SCOUTISME FRANÇAIS soit connue et c'est à ce moment là qu'avec ASTRUC qui avait, parallèlement, créé avec JOUBREL et Jacques REY, justement, les rassemblements de futurs éducateurs au Val Flory à MARLY LE ROI m'a demandé de venir, aussi à MARLY LE ROI. animer ces trucs là toujours dans l'idée « c'est Totor qui anime » Et , alors, je suis venu à MARLY LE ROI et, avec ASTRUC on s'est concocté les stages de JAMBVILLE. Se sont concoctés les stages de JAMBVILLE et , alors que JOUBREL qui participait aussi bien aux stages de JAMBVILLE, nous, on participait aux stages de MONTRY et JOUBREL lançait les stages à MONTRY, MONTRY ayant vocation de s'occuper beaucoup plus de la partie déontologique et technique des futurs éducateurs et Jacques ASTRUC, la partie personnaliste, humaniste des futurs éducateurs.

Alors, c'est là , bien sûr où j'ai pu rencontrer tous les JOUBREL, Françoise ASTRUC et Maité FLAVIGNY

P.BELLO : Françoise ASTRUC était cheftaine de Louveteaux ?

V.GIRARD : Françoise ASTRUC était cheftaine de louveteaux mais surtout, à ce moment là, elle était éducatrice à l'ANEF rue des Canettes

R.BELLO : oui, c'est vrai !

V.GIRARD : ...rue des Canettes. Et je connaissais l'ANEF par Pierre GOUTET que j'avais connu avant la guerre parce qu'il était avec CRUIZAT, chef routier de la branche route des SCOUTS de France. J'ai connu avant la guerre CRUIZIAT.....

P. BELLO ..... et oui c'est ça c'était 48

V.GIRARD : Alors, c'est vrai que Françoise a épousé Jacques beaucoup plus tard . Elle a épousé Jacques à peu près dans les années 50, 55, entre 50, 55 ..et alors Maïté FLAVIGNY , moi je ne me souviens plus de son nom de famille , mais je l'ai connue avant qu'elle soit Maïté FLAVIGNY , avant qu'elle soit FLAVIGNY et je l'ai connue, justement, au moment où elle était à la librairie NAVARRE

P.BELLO : avec BEAUTE

V.GIRARD : avec Monique BEAUTE , il y avait Maïté et il y avait Françoise CARLIER qui, plus tard a créé la librairie LIPSY ( ???) rue des Ecoles . Donc, il y avait ces trois drôles de dames qui étaient à la librairie, rue de Navarre qui était la librairie de l'Education surveillée, à l'époque. Et c'est à cette époque là, je me souviens, que j'ai connu la revue Rééducation. Ça c'étaient les années 47, 48, 49...Il n'y a pas de doute ..

R.BELLO : et dans cette période là, les stages de JAMBVILLE.....

V.GIRARD : Ils n'existaient pas. Ils n'existaient pas encore, c'était uniquement VAL FLORY à MARLY LE ROI et les stages ARC EN CIEL ont dû commencer , moi je ne les ai pas connus parce que je suis parti en 40 . Je ne les ai connus qu'en 54 en revenant d'Indochine. En 50, avant de partir, on commençait à parler de JAMBVILLE mais moi je n'ai connu JAMBVILLE qu'en revenant. Et, alors Jacques ASTRUC, lui, est mort en 59 et il a été ...c'est lui qui dirigeait JAMBVILLE jusqu'en 59 . Après sa mort , c'était Marc EHRHARD . Donc, de cette période là, il y a Françoise ASTRUC et peut-être Maïté FLAVIGNY qui peuvent parler. Et alors, c'est vrai que, en ce qui concerne la Prévention Spécialisée, par exemple , c'est vrai que c'est FLAVIGNY qui a eu un rôle énorme à ce moment là parce qu'il a créé la Prévention Spécialisée sur PARIS avec Jean-Claude BARREAU qui lui s'occupait de ... a créé la TVA qui allait devenir la TVAS plus tard

P. BELLO : Qu'est-ce c'est TVS ?

V.GIRARD : C'est Trinité Vintimille Anvers Sacré Cœur C'étaient les places où les gars se rassemblaient .. où Jean-Claude allait les retrouver. Donc, là, tout...bon, cette période là de 40.... pour moi de 50, puisque je revenais d'Indochine, pour moi JAMBVILLE ça a bien commencé en 50 mais ça a commencé par VAL FLORY mais je l'ai retrouvé constitué en 55 quand je suis revenu d'Indochine et du Maroc . Et, alors , entre temps effectivement ça s'était développé beaucoup

R. BELLO : Mais, est-ce qu'on parlait déjà de Scoutisme d'extension

V.GIRARD : Oui, oui, oui.... Bien sûr.....ASTRUC avait la branche extension du Scoutisme. Il avait un clan qui s'appelait Foulard blanc

R.BELLO : C'était la branche extension ?

V.GIRARD : C'était la branche extension ...C'était ASTRUC qui l'avait créée, ça..Bon, alors là, j'en arrive (téléphone) De 50 jusqu'en 67 ce qui domine pour moi en ce qui concerne les problèmes de l'Enfance, c'est surtout, d'une part JAMBVILLE et puis d'autre part le Comité PICHAT.

P.BELLO : Qu'est-ce que c'est le Comité PICHAT ?

V. GIRARD : On va y venir ...le Comité PICHAT c'est le Comité qui rassemblait les clubs et équipes de Prévention. En fait, la clef de voûte, pour moi, c'était VAL FLORY, MARLY LE ROI et ensuite JAMBVILLE. C'est ce qui m'a fait connaître, finalement, par le Ministère Pourquoi ? parce que à JAMBVILLE, c'est un lieu où tout ce qui pouvait intéresser l'Education et la Rééducation, en ce qui concerne justement la partie humaniste et la partie personnaliste de la formation d'Educateur s'est succédé là. Donc, il y avait à la fois les gens techniciens comme LEIBOVICI, DANON-BOILEAU, DUBLINEAU, Clément LAUNAY...qui ont dû faire des topos sur le plan technique là-dessus et sur le plan personnaliste il y avait Gabriel MARCEL, il y a eu MINKOVSKI, Eugène MINKOVSKI, Marie-thérèse PERRIN est venue, Marie-Hélène MATHIEU tu vois ...tous ces gens là venaient parler de l'aspect spiritualiste et humaniste du travail ...enfin de l'approche éducative et personnaliste de l'éducateur. Et puis, effectivement, on avait fait ces stages , des stages connus comme étant stages de formation donc, il y avait tous les administratifs qui venaient aussi, qui étaient invités, d'ailleurs, et c'est là où Madame MARTY, qui est venue à ce moment là, elle m'a repéré comme étant celui qui s'occupait beaucoup de la Jeunesse , qui connaissait bien les problèmes de la Jeunesse ...tout au moins à son avis ... mais qui était suffisamment neutre , parce que j'étais militaire, donc fonctionnaire, pour pouvoir l'aider, elle, à comprendre un peu ce qui se passait dans la rue . Venaient également alors, à JAMBVILLE, les gens de terrain comme UGHETTO, comme EMO, comme LE GUIGNO.

R.BELLO : oui, oui, qui a travaillé au Service d'A E M O de la Sauvegarde ?

V.GIRARD : Voilà, c'est ça... Donc, ces gens là venaient, aussi, MATHIEU de NANCY, venaient parler un peu d'expériences des clubs de prévention ...de ce qu'ils faisaient eux. .. Ils étaient au contact de la rue ...Il y avait une connaissance pour moi théorique, théorique je dis bien , du milieu ouvert , alors que je connaissais un petit peu ce qui pouvait être le milieu d'internat, mais je connaissais surtout par le biais de SAINT-HILAIRE et de CHANTELOUP . Je ne connaissais pas les autres internats, j'ignorais .ça ... L'Education surveillée, je connaissais un peu mais je ne connaissais pas les autres. Alors, c'est là où j'ai vu BEGUE aussi, mais BEGUE venait dans à JAMBVILLE, un peu comme racoleur ... il venait comme sergent recruteur parce qu'il cherchait toujours ...il a toujours cherché des gens BEGUE, .. d'ailleurs c'était un peu la réputation qu'il avait .... Il venait pour ....Bon, alors également à JAMBVILLE venaient des Ecoles, les stagiaires d'Ecole avaient une entrée facilitée... ils ne payaient pas leur cotisation etc... et, alors, Madame MARTY , elle m'a repéré et elle m'a sollicité pour faire partie , à ce moment-là j'étais revenu, j'étais au Val de Grâce, je n'étais plus à SAUMUR parce que entre temps j'avais préparé les Concours etc...donc je me trouvais au Val , elle m'a repéré pour organiser, avec un conseiller d'état qui s'appelait PICHAT, une sorte de conseil technique pour comprendre ce qui se passait et

comment on pouvait rassembler, fédérer, réunir les éducateurs de prévention spécialisée, de prévention...les éducateurs de rue. Alors, le Comité PICHAT est entré en contact avec l'UNAR ,à ce moment là donc.... LAFON ... Robert LAFON, avec HEUYER qui avait la Fédération de Sauvegarde de l'Enfance de PARIS, HEUYER, et puis avec deux ou trois organismes qui ne faisaient pas partie de la Sauvegarde. Il y avait LOUBRIEU, le docteur LOUBRIEU, il y avait le ménage ...comment il s'appelait ? où était MANDINE..... MANDINE a été ensuite

R.BELLO : avec l'association ESPOIR ...

V.GIRARD : ESPOIR, oui c'était DRUDE , DREVON, DREVON

R.BELLO : oui DREVON

V.GIRARD : le ménage DREVON ...tous ces gens-là, on est rentré en contact avec eux pour essayer de.....de les rassembler dans un Comité technique et ce Comité technique a finalement été créé par PICHAT il es devenu le Comité PICHAT , le CNAL-CEP Le Comité National des Clubs et Equipe de Prévention et qu'on appelait Comité PICHAT et puis c'était plus facile de l'appeler comme ça

R.BELLO : Pourquoi les Pouvoirs publics avaient ce souci. , à ce moment-là ?

V.GIRARD : parce qu'il fallait financer ...ils ne savaient pas ...ils ne savaient pas comment. Donc, la commande, en fait, c'était celle-là : comment peut-on, c'était surtout en 59, comment peut-on reconnaître des actions de .. comme ça auprès des jeunes , en milieu ouvert , et qui rentrent dans le cadre du souci de l'époque , c'était celui des HERZOG c'était aussi celui de DIENESCH...de la Croix des champs de l'Enfance et comment peut-on, alors, à la fois, faire de la Protection de l'Enfance , circulaire 58.....comment peut-on articuler ça avec le Milieu ouvert ? Alors, l'A E M O est née à ce moment là...hein c'est ça, et en même temps , ces types là qui ne relevaient pas de l'A E M O, n'avaient pas de mandat , comment est-ce qu'on peut quand même.....alors le cahier des charges demandait en quelque sorte de fournir un label et fournir des critères. Et, alors, je disais ...moi, après avoir fait un travail d'enquête sur les dix neuf, moi j'avais repéré dix neuf expériences.de ce type là . On en avait à MARSEILLE, y en avait à NANCY, y en avait à ROUEN, y en avait à LYON, et y en avait à LILLE et à PARIS. A Marseille, il y avait les Clubs Léo LAGRANGE qui travaillaient.. qui étaient un peu ..qui travaillaient un peu comme ça . Il y avait treize Clubs Léo LAGRANGE ..mais il y avait surtout une Fédération Léo LAGRANGE . Et, à LYON, il y avait GIBELIN ..qui plus tard a été à la Sauvegarde , d'ailleurs, après .. à NANCY,, il y avait MATHIEU , à STRASBOURG il y avait RÔMER qui était un prof de Fac et puis aussi MATHIS qui était un autre prof, à ROUEN c'était Bernard EMO mais qui était rattaché assez à l'Education surveillée , et puis à LILLE il y avait DOOGHE et puis voilà.

Donc, j'ai essayé de voir quelles étaient les caractéristiques de ces clubs-là, partout, et j'en ai sorti les caractéristiques internes, externes :

R.BELLO : et alors comment est-ce qu'ils étaient financés ?

.V. GIRARD : Jusque-là ils étaient financés d'une manière tout à fait précaire par les gens du lieu et par les mairies ou par les.....Bernard EMO était financé, par exemple, par l' Education surveillée .. RÔMER à STRASBOURG, il était financé par les Hôpitaux.

R. BELLO : Il y avait des reconnaissances locales ?

V. GIRARD : Il y avait des espèces des reconnaissances locales et des financements tout à fait locaux ..

R. BELLO : précaires

V. GIRARD : précaires ..oh oui, c'était.... Ou alors c'était comme les DREVON c'étaient des fondations ou des grandes familles qui les .. qui finançaient, tu comprends ? Bon ! Et alors, nous ...la mission c'était les labels et les caractéristiques et, nous, on n'a pas voulu parler de labels , on a voulu parler justement de caractéristiques à la place de labels parce que l'expérience que j'avais ....la recherche que j'avais fait, moi, m'amenait à dire : on peut pas faire un label c'est pas possible. Par contre c'est des caractéristiques externes et internes qui sont bien précises. Externes : c'était le territoire , le territoire pour moi était très, très précis, c'étaient des lieux très limités soit par des routes nationales, soit par des canaux soit par des chemins de fer etc.. soit dans un îlot d'habitation, une habitation qui était un bidonville ou qui était, au contraire, une habitation qui créait un ghetto par rapport à la zone pavillonnaire . Il y avait ces territoires-là. Donc les caractéristiques externes ..il y avait également le public qui pour moi était très particulier . Dans ces lieux, il y avait un taux de mise en internat , I.M.E etc.. qui était plus élevé que dans les autres ...Cà ne veut pas dire que qu'il n'y avait pas de gens qui ne relevaient pas de ça ... mais il était suffisamment riche pour protéger leurs petits et il y avait beaucoup moins de recours à l'Assistance publique ou aux politiques publiques . Donc, voilà les caractéristiques externes : publics et territoires

Caractéristiques internes : il fallait que, d'abord, ça soit une association loi 1901 qui était libre dans ses mouvements , qui était libre d'innover, de faire ce qu'elle voulait et ça cette liberté ça me paraissait très important ...caractéristique interne également libre adhésion un non mandat c'est à dire qu'il n'était pas étiqueté, au départ, ni par le juge ni par l'administration quelconque et, d'autre part, il fallait qu'il y ait une équipe ...toujours la même chose....une équipe d'éducateurs, éducative et qui connaisse bien les problèmes de la jeunesse. Voilà, c'est ce qu'on disait. Donc, pas de label mais des caractéristiques ...pas de clubs ou d'équipes mais des expériences parce qu'on se disait il y a du travail qui se fait dans la rue sans avoir besoin de lieu ,sans avoir besoin ....c'est ça d'une pancarte.

R. BELLO : d'une institution !

V. GIRARD : d'une institution, voilà ! Donc, c'est comme ça qu'on a démarré avec PICHAT. Avec un Comité qui était tripartite , il y avait d'une part les Ministères qui avaient signé , à ce moment là il y avait le décret POMPIDOU , et,...le décret POMPIDOU avait été signé mais le Comité PICHAT , la création du Comité PICHAT avait été acceptée par les différents Ministères : Jeunesse et Sport, bien sûr ...ce n'était pas Jeunesse et Sport encore à ce moment-là ...c'était le Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports mais il y avait l'Education Nationale , il y avait HABY qui venait à des trucs et qui vient de mourir, HABY et il y avait, bon, Marie-Thérèse DIENESCH et son représentant, il y avait le représentant de la Justice, il y avait CHAZAL . Il y avait ...c'est tout. Il y avait ces quatre ministères là :le futur Jeunesse et Sport c'est le Ministère de la Jeunesse, l'Education nationale, les Affaires Sociales et puis Justice. Voilà ! donc il y avait....je disais....tripartite, il y avait donc : les représentants des différents Ministères, il y avait les représentants des grandes Associations , donc TVAS, les DREVON,, il y avait (inaudible) et puis les P.Q., le personnel qualifié et dans les personnels qualifiés , il y avait les gens du terrain , c'est à dire, il y avait Bernard EMO , il y avait Jean-Claude BARREAU qui était là et Robert MATHIEU, Bernard EMO je

l'ai dit ? Dans les P.Q , il y avait KOLHER ... et alors PICHAT était d'une tolérance extraordinaire... le représentant de Marie-Madelaine DIENETSCH était un Inspecteur général BIANQUI , il avait une jambe de bois , je ne sais pas quoi , et alors il trouvait que PICHAT était beaucoup trop tolérant , alors que PICHAT , Conseiller d'Etat, effectivement, était un type assez nuancé mais extrêmement tolérant . C'est pour ça que j'aimais bien PICHAT, moi. Parce qu'il admettait ... j'ai vu Bernard EMO venir saoul à ces réunions là peut-être parce qu'il était inquiet, je n'en sais rien, mais enfin ... Et, alors KOHLER et BIANQUI ne pouvaient pas supporter ça. Ils disaient pis que pendre de PICHAT si bien que, à la fin, le Comité PICHAT se réduisait, finalement, à quelques éducateurs qui comprenaient, qui admettaient très bien les choses et c'est tout . Il n'y avait que les éducateurs, à la fin, au Comité PICHAT. Tous les autres ont considéré que c'était pas un Conseil technique. C'était.... ils n'avaient aucune qualité scientifique etc..

P. BELLO : Vous y étiez ?

V. GIRARD : Moi, j'y étais toujours là

R. BELLO : comme P.Q

V.GIRARD : J'étais le P.Q permanent et voilà ! Mais ce caractère ...peu importe....On dévie sur le Comité PICHAT . C'est vrai que le Comité PICHAT a été battu en brèche par tous les ...et par FLAVIGNY... ..également FLAVIGNY qui reprochait au Comité PICHAT de donner des labels , des caractéristiques , des trucs comme ça , alors qu'on ne pouvait pas être juge et partie car on était de plus en plus juge et partie.

R. BELLO : Les Equipes d'Amitié n'étaient pas présentes à ce Comité PICHAT ?

V. GIRARD : Alors, dès l'instant où les Equipes d'Amitié n'ont pas voulu participer à ça. Mais, elles ont parfaitement admis d'être .. c'est pour ça que .... FLAVIGNY, que j'aimais bien, je me disais que c'était un faux cul parce que, à la fois, il acceptait parfaitement qu'on agrée ses trucs mais il voulait absolument pas.....

R. BELLO : Il ne voulait pas siéger ?

V. GIRARD : Il ne voulait pas siéger et disait pis que pendre ...parce qu'il disait qu'on était juge et partie..

R. BELLO : Oui et il était peut-être opposé à une trop grande organisation ....

V.GIRARD : Non ...juge et partie .. parce que là évidemment ...il nous disait ..ou il disait que la non institutionnalisation...il fallait que... la Prévention spécialisée ne devait pas être institutionnalisée. Ce à quoi, moi je disais, mais c'est pas la Prévention Spécialisée ...qui doit être non institutionnalisée, ce sont les activités ...parce que la Prévention spécialisée obligatoirement est institutionnalisée puisqu'on demande que dans les critères internes, effectivement, on soit soutenu par une Association loi 1901. Donc, il n'y a pas de problème

R. BELLO : Donc, à partir de là , il y a effectivement institutionnalisation .

V. GIRARD : Mais, il était tellement contre que, au fameux Congrès de 1971, à BORDEAUX, organisé par l'UNAR qui est un Congrès sur le milieu naturel , et bien

FLAVIGNY a créé , car c'est lui qui l'a créé, un Comité National aussi qui a pris le même nom : Comité National ...Comité national parce que c'était le futur fameux CNL parce que il disait qu'on était institutionnalisé. Et, alors, je lui disais (inaudible) c'est la non institutionnalisation des pratiques et non pas la non institutionnalisation de la Prévention spécialisée. Mais il était tellement têtu, ce gars, que son CNL il l'a créé, effectivement, non institutionnalisé c'est à dire...c'était un organisme de fait et non pas de droit. Et alors, en continuant dans la logique ce que j'ai reproché aussi au C N L c'est qu'il est devenu organisme de droit que pour rentrer dans le CNPD (Comité National de Prévention de la Délinquance) ce que je lui ai reproché encore beaucoup plus, personnellement, parce que je disais qu'il assimilait les jeunes de la rue à des délinquants. Là, je lui ai refusé complètement ...c'est là où le Comité National a eu beaucoup de difficultés c'est que dans le rapport des Maires on a , nous, émis un rapport assez sévère tout en disant que le mérite du rapport des Maires , c'était d'intéresser les communes et les Maires à la prévention spécialisée , mais on lui reprochait de faire un amalgame entre la Prévention spécialisée et les jeunes qui étaient en difficulté et les délinquants, et, que de ce côté là on ne pouvait pas adhérer au rapport des Maires. Alors qu'on était encore plus ...pour la petite histoire, pour en terminer avec le Comité de la Prévention spécialisée ...c'est que , moi ...après l'arrêté de 1972, moi j'ai demandé que maintenant qu'ils étaient institutionnalisés et qu'ils étaient reconnus, j'ai dit il n'y a pas de raison qu'ils ne participent pas au CTPS et c'est moi qui les ai fait rentrer ...j'ai demandé qu'ils participent au ..

R. BELLO : et ils ont accepté ?

V. GIRARD : Bien sûr...il n'y avait plus de raison. Il fallait être logique...Ma logique ..vous voyez quelle était ma logique... Je n'ai jamais été coupé de tout, parce que je m'entendais bien avec FLAVIGNY et c'était une querelle de mots. Avec Bernard HECKEL, je m'entends bien, aussi, quoique, quoique, je trouvais qu'il était un peu ..comment dirais-je ...un peu faux jeton par rapport au CTP, pour la raison suivante : c'est que..je lui ai dit... on a des vocations différentes , vous, vous travaillez avec les Conseillers généraux , c'est bien , au contraire , alors que nous, notre mandat initial c'était de conseiller consultatif et consultant . C'est tout. Donc, on travaille auprès des Pouvoirs publics et vous vous travaillez vraiment en contact avec le terrain .. mais nous, on ne veut pas se couper du terrain car, si on veut conseiller correctement les Pouvoirs publics il faut qu'on ait, effectivement, un contact avec le terrain. Mais alors admettons ça et on s'entendra bien. C'était mon discours avec Bernard HECKEL Mais jusqu'en 80 Bernard HECKEL

R.BELLO : Bernard HECKEL était à la Sauvegarde de CHAMBÉRY

V.GIRARD : C'était CHAMBERY..

R.BELLO : Il était permanent au CNL

V.GIRARD : Mais, ça a été .... Encore, même en 92 c'est à dire vingt ans après 72 ...on en était au point que, alors qu'on a travaillé la Charte ensemble...On était cosignataires... mais on était sur un strapontin à STRASBOURG ...et, encore, à MARSEILLE on était un peu mieux que sur le strapontin, mais pas loin...Donc, c'est ça que j'admets mal.

R.BELLO : C'est tous les problèmes de l'organisation de cette Prévention spécialisée, finalement, qui doit conserver, effectivement sur le terrain une très grande liberté mais qui a besoin d'être reconnue...

V. GIRARD : ....et d'être défendue auprès des Pouvoirs publics parce que si ça continue, on va être cassé ..

R. BELLO : C'est un grand péril de n'être dépendants que des Conseils généraux et, à mon avis, c'est très important qu'il y ait une structure nationale...

V. GIRARD : Voilà ... à mon avis, c'est ce que je défends ....on est un peu loin ..

R. BELLO : Ce Comité PICHAT perdure jusqu'en 72, jusqu'à l'arrêté

V. GIRARD : ... jusqu'à l'arrêté de 72 qui l'a transformé en CTPS (Comité technique de la Prévention Spécialisée) dont PICHAT a conservé la Présidence , quand même, au delà de 72 et a été remplacé par DUFOUR qui était également Conseiller d'Etat et quand il y a eu la réforme après 86, c'est à dire après la décentralisation, il y a eu modification de l'arrêté de 72 et, à ce moment là, la Prévention spécialisée est apparue dans les textes officiels , c'est à dire dans la Loi de 86,.... dans la Loi de 86 dans les articles 45 comme étant un des moyens dont pouvait disposer les Conseils généraux (après la décentralisation) dans les lieux où l'inadaptation sociale se faisait le plus sentir . Donc, on figurait dans l'article 45 de la Loi CFAS modification de ce qu'on appelle Code de la Famille

R. BELLO : ..le Code social de la Famille...

V. GIRARD : Le Code social de la Famille, et, actuellement, j'ai moins suivi les choses, mais je crois qu'actuellement , également, il doit figurer dans la modification de la Loi...

R. BELLO : dans la Loi du 2 janvier ...

V. GIRARD : On doit le trouver dans la Loi du 2 janvier 2002

R. BELLO : il y a un petit conflit, puisque, dans un premier temps, la Prévention spécialisée ne figurait plus dans le cadre de l'Aide sociale à l'Enfance . Il y a eu toute une action menée par différents organismes dont l'UNIOPSS pour que le texte soit modifié...

V. GIRARD :....pour qu'elle soit maintenue dans le cadre de l'Aide sociale à l'Enfance parce qu'on ne voit plus très bien dans quel cadre on pouvait la mettre. J'ai été, pendant longtemps, un de ceux qui auraient voulu qu'elle soit rattachée comme étant un des grands fléaux sociaux indirectement ou directement à l'Etat. Mais, très vite je me suis aperçu que c'était une erreur étant donné que les problèmes sont quand même locaux. Donc on rejoint, à mon avis, des Conventions tripartites entre les communes, le Conseil général et, également, l'Association concernée

R. BELLO : C'est vrai que l'Etat est mis un petit peu de côté

V. GIRARD : L'Etat est un peu, malheureusement, mis de côté ...et j'aurais presque... voulu que ce soit une Convention quadripartite si ça avait été possible, avec le Préfet de région, quoi ! Bon, pour le moment, c'est comme ça, c'est comme ça et je crois que c'est la moins mauvaise solution . Mais enfin, je vais déborder un petit peu là ...c'est un chapitre si vous voulez. Les problèmes de l'Enfance m'ont amené à m'intéresser d'une part à JAMBVILLE et, par l'intermédiaire de JAMBVILLE hop.... à la Prévention spécialisée. Bon, alors j'en suis



rendu là, si vous voulez, ça c'est surtout la période de 50 à 67 , c'est à dire la fin de JAMBVILLE ..Bon, on en n'est pas en 72, si vous voulez. Mais on pourrait mettre 72

R. BELLO : Est-ce que c'est dans cette période que tu prends contact avec l'AEJM aussi ?

V.GIRARD : Alors c'est pour ça que j'ai mis 67 ...parce que en 67 j'arrête ma vie militaire. J'ai décidé de ne plus faire carrière militaire ...Donc, du même coup, j'étais ramené à la vie civile et fort de ce que je savais sur le plan clinique médicale mais également sur le plan humain et de relations avec les adolescents et les enfants, je me suis orienté après ma vie militaire vers le secteur Enfance pour trouver du travail où mon temps était, à ce moment là, partagé entre d'une part un cabinet privé de médecine libérale salarié ..non.. non salarié, et puis une part salariée avec, du côté de l'Enfance où alors, je me suis trouvé, là, dans un milieu associatif salarié et un milieu associatif bénévole. Voilà, un peu comment les choses se répartissent, à partir de 67. Mais, alors, dans le milieu associatif salarié je me suis trouvé alors des problèmes de l'Enfance m'apparaisaient, là, actuellement, non plus seulement sur le plan affectif, si tu veux, ..oui de l'affecto-sociétatis mais également sur le plan technique . Donc, je voulais, sur le plan technique, affiner un peu ce que je savais mais en étant en contact, en ayant des responsabilités salariées, à la fois au niveau de l'Enfance handicapée physique que je ne connaissais pas, au niveau de l'Enfance \*handicapée\* ayant des difficultés sur le plan social, des enfants ayant des difficultés sur le plan psychique et psychologique .. Alors, sur le plan physique , c'était l'IEM (Institut d'Education Motrice) de Rang du Fliers à BERCK là où j'ai été aussi , alors, contacté par un ancien scout qui s'appelait DURADAU et qui connaissait également ASTRUC ..et qui avait été un Foulard blanc , aussi, et qui m'a fait venir à BERCK à Rang du Fliers plus exactement à l'IEM de Rang du Fliers où je suis venu, alors , ...J'y allais une fois par quinzaine et j'y allais le samedi et le dimanche parce que j'avais mon exercice salarié , il fallait que je gagne ma vie par ailleurs , parce que là-bas je gagnais pas beaucoup , et où j'ai monté une équipe, pas de Scoutisme du tout, mais une équipe, alors, technique avec une psychologue , une sociologue, psychiatre, etc.. et puis avec les éducateurs pour ..mais les éducateurs venaient tous à JAMBVILLE , par contre . Voilà ! voilà pour le coup ...d'autre part , sur le plan salarié l'AEJM...c'est là où ...contacté par BEGUE et, également, sur le plan salarié une vacation au CMPP de la SNCF où j'ai été, alors, contacté par LE MOAL qui ...j'ai oublié de le citer il était venu, aussi, à JAMBVILLE ...

R.BELLO : Oui...oui c'est vrai !

V.GIRARD : ainsi que ...Anne-Marie AVRIL , c'était l'assistante sociale mais aussi psychologue et qui était venue parler à la fois de mères célibataires et de prostituées ainsi que PERRIN, à JAMBVILLE. Donc, JAMBVILLE a été une plaque tournante, pour moi c'était vachement important pour tout l'avenir. Donc, je me suis trouvé, à la fois, à l'AEJM et au CMPP de la SNCF. Donc, des gosses handicapés physiques, des gosses qui avaient des problèmes scolaires et affectifs CMPP, les filles il y avait quand même, à cette époque-là, on parlait très peu des filles ...alors, pour moi c'était important parce que j'en voyais dans ma clientèle privée , je voyais des gosses, des garçons, des filles de tous les âges, handicapés physiques (inaudible ) avec leurs parents... etc... Donc là, pour moi c'était important d'avoir une c. Parallèlement, pour moi j'ai toujours cherché à rassembler la clinique, l'enseignement et la recherche , alors, il y avait parallèlement la recherche à CTNREHI ( ???) qui, initialement, était le CTNEAI à ????? et à laquelle j'ai participé tout à fait au tout début , à sa création ..C'était LAFON qui était le Président et LAFON m'avait appelé, toujours la même chose, et moi, je lui disais moi à LAFON...je veux bien rentrer là, sur le

plan technique mais sur le plan...alors.....je reprenais des arguments de FLAVIGNY, je ne veux pas être dupe, ni juge, ni dupe, ni parti, ni conseil, ni dupe....Voilà, par conséquent je ne veux pas rentrer là-dedans, comme ça ....je veux bien rentrer comme conseiller technique mais pas (inaudible). Par contre, je lui disais sur le plan ...sur le plan des ..comment dire ..sur le plan des institutions ..sur le plan des institutions, ça serait bien que, puisqu'au CTNEAI, il y a à la fois des CREA I puisque c'étaient des CREA I, des administrateurs, puisque c'étaient des administrations, puisque c'étaient effectivement des ...toutes les administrations étaient présentes, aussi bien l'Éducation nationale etc.. et puis les P.Q ..les grandes Associations. Je lui ai dit les grandes Associations ben, le CTN, le CTP avec PICHAT pour le faire participer Si bien que la Prévention Spécialisée était présente, si tu veux , par PICHAT et puis moi j'étais là comme conseiller technique. Et bon, je faisais des travaux de recherche ...(inaudible )

Donc je participais à ça et puis ensuite j'ai fait de la recherche.

Sur le plan de l'enseignement, (inaudible) le CTNEAI , où LEIBOVICI était Président du conseil technique après FONTAN. Le premier Président c'était FONTAN.....du Conseil technique je dis bien et le deuxième c'était LEIBOVICI .Le premier directeur ça a été LENOIR je crois et puis, ensuite, il y a eu LAURY ( ???) comme directeur, ensuite il y a eu MOREAU, ensuite il y a eu Annie TRIOMPHE ( ???) ensuite Annick DEVAUX ( ??)

R. BELLO : Il n'y a pas eu BIANQUI à un moment donné ou

V. GIRARD : Non, non, non, BIANQUI était..., non BIANQUI il a dû être...non il faisait partie ..il faisait partie...non pas du Conseil..., il faisait partie du Conseil..., non faisait pas partie du Conseil de recherche...il faisait parti du CTNEAI mais comme représentant de DIENESCH ( ??) Il faisait partie du CTNEAI comme représentant de DIENESCH

R. BELLO : Il me semblait qu'il l'avait présidé, à un moment donné ...

V. GIRARD : Peut-être, alors, tout à fait au début ..peut-être en remplaçant; peut-être en remplacement de LAFON . Au début c'était LAFON

R. BELLO : oui c'était LAFON, j'ai un truc comme ça dans la tête

V. GIRARD : Il y était ..Il y était BIANQUI, il faisait parti du CTM ...du.. CTNEAI, de même que FAVEZ-BOUTONNIER, de même que CHAPEAU POINTU...POINSO-CHAPUIS faisait partie de tout ça ...Je me souviens de ça ; oui ...mais je ne crois pas qu'il a été Président du ....ou alors ...ou alors quand LAFON est parti. C'est possible..

R.BELLO : il me semble...il me semble ...mais

V.GIRARD : Peut-être, alors, au moment de 68 ..parce que LAFON a dû quitter le CTNEAI en 68 ...c'est pas sûr ...non, non, je crois qu'il l'avait encore en 68...Quand il a dû quitter LAFON il a quitté c'est après 71 , c'est à dire après le fameux Congrès de BORDEAUX C'est une période difficile 71..., 71, 72, c'est une période difficile parce que... et très importante parce que ça a été la création CTNEAI ( ???), ça été aussi la préface de l'arrêté de 72 et, en même temps- je crois que le CTNEAI s'est cassé un peu, à ce moment-là

R.BELLO : Il y a eu une crise à ce moment-là.....

V.GIRARD : Il y a eu quelque chose. Et alors, également, l'UNAR a été en crise ...LAFON a dû quitter l' UNAR. Il a été remplacé par un prof de droit ...

R.BELLO : Comment il s'appelait celui là ?

V.GIRARD : ...avant ...avant DUCHE je crois . Donc, me voilà, moi, arrivé en 67, salarié IEM, AEJM, CMPP et à la Sauvegarde je n'étais pas salarié, à ce moment-là, mais j'étais au Conseil d'Administration de la Sauvegarde. .Donc, j'étais au Conseil d'Administration de la Sauvegarde en 67, 68, 69 où le Président était MANCHE , c'était Maître MANCHE.

R.BELLO : C'était Maître MANCHE qui était Président...

V.GIRARD : qui était Président

R.BELLO : Et là, tu ne travaillais pas encore à SAINT-GERMAIN ?

V.GIRARD : Ah, non !

R.BELLO : C'est plus tard SAINT-GERMAIN ?

V.GIRARD : c'est plus tard SAINT-GERMAIN c'est plus tard....Donc, je me situe en 67...68...69... j'ai dû rentrer à SAINT-GERMAIN comme salarié. Quand j'ai quitté .... l'AEJM, j'ai quitté l'AEJM en 69 à peu près....et j'ai dû rentrer à ce moment là à SAINT-GERMAIN, LIVRY-GARGAN et CARRIERES-sous-POISSY

P. BELLO : Qu'est-ce que vous diriez de votre passage à l'AEJM ?

V. GIRARD : Passage à l'AEJM, j'y connaissais pas grand-chose, encore une fois j'ai pas beaucoup...j'ai pas vu beaucoup de filles dans le secteur.

R. BELLO : parce qu'à l'Armée il n'y avait pas encore

V. GIRARD : à l'Armée y avait pas beaucoup de PFAT et donc j'avais pas connu beaucoup de filles dans le secteur...Donc, mon passage à l'AEJM, j'ai beaucoup appris ...j'ai appris beaucoup de choses avec, justement, le travail d'équipe ..avec une équipe ..

P. BELLO : commission technique ?

V. GIRARD : Pardon ?

P. BELLO : c'est dans votre travail avec la Commission technique ?

V. GIRARD : avec la Commission technique je ne travaillais pas beaucoup mais je savais qu'elle existait par l'impact qu'elle avait sur les directeurs, sur les directrices et sur les filles. Et puis, d'autre part, je voyais là qu'il y avait une manière d'approche de l'Education sur un plan...La première approche analytique, c'était quand même le Comité technique de l'AEJM qui me l'a donnée avec DUMEZIL, avec Josie BRUNO, Brigitte ACCOLA peut-être...enfin surtout DUMEZIL. Là, je sentais que ..où ....moi je maniais complètement le contre-transfert ...j'étais ....j'avais été fait ..amené là pour, j'ai l'impression, contrebalancer l'influence de BERNHARDT ( ???? ) (Fin 1<sup>ère</sup> cassette)

(début 2<sup>ème</sup> cassette)

V. GIRARD : sachant que j'avais fait une analyse ou que j'étais en cours d'analyse , parce que j'avais commencé mon analyse en 65 ..sachant que j'étais.. moi, je me plaçais ... je me posais comme ..un analyste en formation , j'étais vécu par toute la partie personaliste, si tu veux, comme étant l'analyste qui avait une vision personaliste de l'analyse . Donc, j'étais envoyé, un peu, en contrebalancement de BERNHARDT ( ???) et, plus tard, quand j'ai été à la Sauvegarde ;;en contrebalancement de l'influence d'un type comme LE GUEN . On disait GIRARD, il est bien pensant.. Il était analyste, alors il va nous dire, un peu, ce que l'analyste peut faire s'il ne détruit pas la.....or, moi, l'analyse je ne la voyais pas du tout sur cet angle là. Je pensais qu'on pouvait tout à fait être analyste d'un côté et chrétien de l'autre mais qu'il fallait sûrement pas mélanger les deux ...Voilà ! ...et que ça m'énervait un petit peu de....ces gens là qui voulaient m'introduire comme ça. Si bien qu'à l'AEJM, j'ai eu la sensation que j'avais pas du tout un travail d'analyste. Par contre, j'avais la sensation d'être en plein contre-transfert permanent, c'est à dire d'avoir à la fois une vision analytique qui était la mienne mais sans vouloir du tout mettre les gens dans une situation analytique. Je mettais les gens dans une situation clinique, médicale, avec l'intelligence que je pouvais avoir des troubles de la personnalité mais sans du tout introduire l'analyse dans une institution.

P. BELLO : Alors de votre point de vue, BEINHAERT ( ???) justement ..

V.GIRARD :Alors BEINAERT ( ???) je ne l'ai jamais vu, je ne sais pas comment il agissait ...Je ne l'ai jamais vu à la ...BEINAERT, je crois que je ne l'ai jamais vu ..Mais je sens que moi j'étais perçu comme étant un analyste en formation, chrétien d'autre part, qui allait pouvoir mettre un grain de sel chrétien dans la psychanalyse , alors que moi, pas du tout, je disais que la psychanalyse c'est une chose et être chrétien c'est autre chose. Ce n'est pas du même bord, ce n'est pas du même champ, ce n'est pas de la même approche...

P.BELLO : (inaudible) ...entre la psychothérapie et l'éducation

V.GIRARD : ou la psychiatrie et l'éducation. Qu'un analyste ait un regard analytique dans une équipe éducative, c'est d'accord ...Mais introduire la psychanalyse en tant que psychanalyse dans une institution éducative, c'est autre chose . Ça a toujours été mon point de vue ...Voilà, autrement dit ... quand je demande à, comme président d'association , par exemple à ALTAIR dans le projet pédago... associatif , je mets qu'il est important que les intervenants dans une association et les intervenants éducatifs aient une formation personnelle ...je fais référence à la pensée freudienne mais je mets pas du tout que la...que l'institution doive être freudienne ou psychanalytique. C'est une institution éducative...Par contre, je demande aux gens qui interviennent comme...comme éducatif..., comme éducateur qu'ils aient, eux, une formation personnelle...je ne dis pas laquelle ...et je dis que la référence à la pensée freudienne me paraît importante parce qu'elle me paraît, en tout cas en éducation, et en particulier, à ALTAIR se référer à des instances de contenu, de pression et de pulsion qui sont telles qu'on ne peut pas les comprendre si on n'a pas une vision personnelle ...donc une approche, finalement personnelle qui sera une approche éducative, qui sera, sur le plan, évidemment...rapporté au plan analytique complètement contre-transférentiel puisque j'agis avec...je suis avec ... j'épouse la même situation ...mais ce contre-transfert , il faut l'analyser personnellement. Voilà ! Donc je ne peux pas aller trop loin ni trop....Voilà quelle est la position qui n'est pas très confortable tout à fait. Mais plus ça, plus on lit ...je suis trop vieux maintenant ...mais plus je lis ce qui est écrit, je vois les écrits de PENAUD ( ???), par exemple, les écrits de Bernard PENAUD qui était un psychiatre d'enfants et d'adolescents,

plus je m'aperçois qu'il est obligé , à certains moments, d'être dans une situation contre-transférentielle ...je crois qu'il faut l'analyser ...mais on sait très bien qu'il y a des gens qu'on n'abordera jamais si on n'est pas dans le contre-transfert. Voilà...je m'écarte un peu...

P. BELLO : non, non, votre point de vue sur l'AEJM me paraît intéressant ..

V.GIRARD : Donc, pour l'AEJM, j'épluchais les patates avec les filles ce qui me permettait de les entendre, de les écouter, de savoir comment elles se situaient par rapport à leur gosse par rapport à leur mère ...Certaines me vivaient comme étant très proche d'elles par conséquent me demandait presque d'être le parrain de leur enfant . Je ne crois pas que je l'ai été, jamais mais c'est vrai que je sentais qu'il était important que je les aide à s'insérer dans la vie sociale ultérieure. Parce que, pour moi, le drame c'est d'accompagner quelqu'un et puis de les laisser en plan... Donc, il y a des filles...vous trouverez peut-être les écrits dans le machin..., il y en a deux, en tout cas, que j'ai en tête, moi ...c'est une fille qui s'appelait DEVILLERS, Monique DEVILLERS si je me rappelle bien..et puis Liliane BENADJI que, j'ai aidées à trouver du travail, par la suite ...parce que ça me paraissait important qu'ayant aidé quelqu'un à sortir de l'endroit où il était, de la relation qu'elle pouvait avoir avec son enfant ou avec son compagnon, on puisse l'aider à concrétiser ça ..voilà ! Donc, je sortais complètement de ma vision analytique du travail, mais pour me situer dans une situation à la fois sociale et éducative du travail. Voilà ! Avec une vision analytique ...que j'appelle contre-transférentielle... Voilà un peu où j'en suis. ..Voilà ma partie salariée.

Donc avec les enfants handicapés physique ça a été pareil ...Bon, mais ça serait trop long de parler de la manière analytique de parler de tout ça...Ma vision du handicap a été aussi bien une vision personnaliste du handicap c'est-à-dire c'est une personne qui a un handicap..Donc ce handicap tout aussi bien il y a des personnes qui n'ont pas de handicap et qui se disent handicapées, c'est un problème psychologique et psychanalytique qu'il faut vraiment essayer de creuser ...le handicap étant vraiment un symptôme à ce moment-là qui cache une réalité sociale et économique Bien souvent, se dit handicapé celui qui ne l'est pas....alors que celui qui l'est et bien on a tort de le traiter de handicapé. On ferait mieux de le considérer comme une personne qui a un handicap et avant tout une personne. Ce qui permet à ces personnes qui ont un handicap de trouver du travail non pas comme handicapé mais comme personne...Voilà.

Oui, oui .....Ça m'amène loin, cette manière d'avoir été formé à l'analyse et en même temps de percevoir les personnes avec un handicap...c'est à dire ..ayant une moindre chance . Pour moi, le handicap c'est une moindre chance sur le plan social, cette moindre chance pouvant être physique , mentale ou instrumentale mais, avant tout, à mon avis, la moindre chance qu'un sujet peut avoir c'est qu'on ne le considère pas comme sujet ou comme personne. C'est là où je me suis mis, évidemment , à réfléchir sur ce que j'ai appelé la souffrance psychique d'origine sociale , qui , pour moi, me paraît très importante , car les gens que l'on trouve dans les institutions dites de soins ou de rééducation , ce sont des gens qui sont, d'abord, en situation de souffrance psychique d'origine sociale compliquée ou non par une insuffisance ou une invalidité physique, mentale ou instrumentale . Etant donné qu'en langage officiel on parle de déficience . Nous parlons de déficience physique, mentale ou instrumentale avec comme conséquence une incapacité et comme conséquence ultime une moindre chance au niveau social. Voilà !

Alors, sur le plan physique....pardon...associatif, salarié voilà mon parcours. Après le plan AEJM, IEM et CMPP, suit le plan Sauvegarde de l'Enfance pour des raisons d'ailleurs

beaucoup plus de rassemblement géographique parce que pendant ce temps là je devais élever ma famille mais pas trop loin...Donc, je me suis centré sur LIVRY-GARGAN d'abord, où alors là j'ai vu des filles, effectivement...ensuite SAINT-GERMAIN EN LAYE où il y a eu d'abord des garçons et je pense que celui qui m'a beaucoup marqué, à ce moment là, c'était, en dehors de Jean BEGUE, bien sûr, mais c'était HARALAMBON, je ne sais pas si tu l'as connu ?

P. BELLO : ah oui !

V.GIRARD : Pierrot..., Pierrot HARALAMBON ...il m'a vraiment initié à la vie politique. Mon initiation politique et publique je l'ai faite avec Pierrot ARALANBON et un peu avec Claude ORANGE que j'ai perdu de vue bien sûr .. Il était directeur dans le Midi ...mais je ne sais pas ce qu'il est devenu.

R. BELLO : Mais Pierre HARALANBON je l'ai revu.

V. GIRARD : Pierre HARALANBON, il est au CHESNAY ..Il est directeur d'une Maison au CHESNAY ..

R. BELLO : Je l'ai revu dans le cadre du Schéma Enfance Yvelines où, au titre de l'URIOPSS, je réunissais (inaudible)

V. GIRARD : Là, tu peux l'interviewer sur ma présence et ma formation politique

P. BELLO : De fait, Pierre HARALANBON, nous, on l'a surtout connu aux Marronniers au moment des évènements de mai 1968

R. BELLO : oui, oui

V. GIRARD : Alors oui

P. BELLO : c'était la révolution

V.GIRARD : Ben voilà !...oui mais c'est politique, ça ... C'est un parti politique du parcours. Egalement avec LIVRY-GARGAN et ensuite l'établissement des jeunes...des NOUVELLES CHARMILLES ...c'étaient des filles, c'était à la suite de LIVRY-GARGAN . Alors, là, la personne avec laquelle j'ai beaucoup travaillé, avec qui je continue à travailler, si elle veut bien continuer à travailler avec moi c'est Seka YATSICK (??), c'est la psychologue. C'est à LIVRY-GARGAN et ensuite elle était aux NOUVELLES CHARMILLES qu'on appelait les «anciennes charlottes». Les NOUVELLES CHARMILLES c'est Seka YATSICK qui, maintenant, je pense, va être administrateur à ALTAIR ... Quoi dire là-dedans ?

P. BELLO : ALTAIR , vous pouvez développer ?

V. GIRARD : ALTAIR c'est une association qu'on a créé en 84 avec des éducateurs qui venaient de l'Amicale du NID. Ces éducateurs de l'Amicale du NID qui étaient tous, je crois, apparentés ou inscrits au Parti communiste, se sont séparés de l'Amicale du Nid parce que l'Amicale du Nid s'occupait à ce moment là, surtout, d'anciennes prostituées, beaucoup plus que de jeunes prostituées alors que eux voulaient essayer d'aller dans le sens d'une

prévention de ces jeunes là ou tout du moins d'être suffisamment prêts à les aider à sortir de la prostitution plus jeune plutôt que de les sortir de la prostitution comme une maison de retraite , si tu veux, plus tard. Alors, pourquoi je me suis trouvé là c'est parce que au CNL ..., au CTPS il y avait, à ce moment là, comme représentant des syndicats, un type qui s'appelait Pierre DUCROCQ. Pierre DUCROCQ c'était un Feu Vert, directeur de Feu Vert qui a dû dire à ses éducateurs que je ne connaissais pas, si vous voulez un Président pour votre Association adressez-vous à GIRARD. Il a dû leur dire ça en 82, et, en 84, leur affaire était mûre et ils m'ont contacté en 84. J'ai un peu regardé leur histoire ...ça me paraissait pas très solide...j'avais un rapport de Madame MARTY qui, elle aussi, avait été sollicitée probablement par son Ministère pour donner son avis sur cette nouvelle Association ...elle m'a dit : « vous savez c'est pas une Association très recommandable, c'est en train de se créer ...ils n'ont pas de Président..., le directeur me paraît avoir aucune autorité sur son équipe ». Je m'en suis ouvert au directeur, je lui ai dit tu sais, c'est peut-être une des raisons, d'ailleurs je l'ai dit à ALTAIR dans une cassette qui a été faite à ALTAIR sur moi par Viviane DUBOL ( ???) qui est la secrétaire actuelle et qui a fait une cassette pour m'interviewer et dans cette interview j'ai précisé, et je l'avais dit au directeur, que c'était une des raisons pour lesquelles j'avais accepté d'être le Président, c'est que précisément il y avait ce rapport entre le directeur et les éducateurs qui me paraissaient être un rapport beaucoup plus direct et beaucoup plus éducatif qu'un rapport uniquement administratif . C'est une des raisons pour laquelle je suis rentré plutôt que de m'en dissuader, ça m'a plutôt précipité. Mais bon Madame MARTY l'a bien compris puisqu'elle a été administratrice...administrateur, aussi, à ALTAIR ultérieurement quand elle a quitté ses fonctions. Donc, si vous voulez, il y a quelque chose qui me paraît toujours important, sur le plan de la création des établissements et des structures c'est qu'il y a une relation entre le public accueilli et, d'autre part les bénévoles du Conseil d'administration et le Directeur qui est une relation, comment dirais-je, de compréhension et de travail si bien que je parle beaucoup et souvent des professionnels bénévoles et salariés, c'est à dire des gens qui font profession de quelque chose qu'ils connaissent et pourquoi ils s'engagent. Si bien, qu'à ALTAIR, parmi les premiers administrateurs qu'il y a eu, il y avait Madame MARTY et puis un certain nombre d'autres personnes qui étaient engagées. Il y a eu SALAS à un moment donné, il y a eu également DUPLAT ( ???), c'était un procureur de la République de VERSAILLES...enfin des gens qui étaient engagés et en même temps qui étaient professionnels du secteur. Donc, ALTAIR s'est créé comme ça : DUCROCQ, éducateur issu du NID affilié au Parti communiste mais, encore une fois, ça ne me gênait pas étant donné mon œcuménisme habituel ...rien ne me gênait, même pas la différence qui m'était faite par le rapport de l'IGAS . Il y avait du travail à faire alors ça m'intéressait...Voilà !

Le but de cette association, c'était de créer un CHRS , un Centre d'Hébergement, d'Accueil et de Reclassement Social et Professionnel de jeunes majeurs garçons et filles en danger prostitutionnel, s'y livrant ou s'y étant livrés. Donc, c'était vachement (inaudible)...mais c'était un CHRS, donc on pouvait accueillir tout le monde, mais notamment ceux là.... pour pouvoir garder un éventail assez large mais notamment celles là . Le notamment est devenu le premièrement mais, néanmoins, on nous le fait sentir actuellement ...on nous demande d'accueillir des Kosovars, d'accueillir ...

R. BELLO : C'est toute la problématique CHRS, c'est comme ça qu'on a été conduit à...

V. GIRARD : Du même coup on n'a plus de lit, on n'a plus de lit pour les prostitués , on n'a plus de lit pour les ....alors, on garde quand même des lits pour (inaudible)

R. BELLO : Ils poussent à des dérives par rapport...

V. GIRARD : C'est terrible ...Voilà ....alors on essaie d'avoir des lits avec les sidéens avec .. on jongle comme ça .. Il faut pas être ...

P. BELLO : Il ne faut pas être trop catégorique dans ce domaine ...

V. GIRARD : Mais bien sûr...alors tu vois pourquoi l'ARC EN CIEL a des multiples facettes ..Voilà !...Alors, là je suis rendu pratiquement jusqu'en 82, âge auquel j'ai dû prendre ma retraite du milieu institutionnel

P.BELLO : Alors, à la Sauvegarde vous avez travaillé uniquement à LIVRY-GARGAN les Nouvelles Charmilles

V. GIRARD : oui, oui

P. BELLO : Vous ne parlez même pas des Marronniers ?

R. BELLO : un petit bout aux Marronniers.....

V. GIRARD : Un petit peu aux Marronniers au début, mais pas très longtemps...

R. BELLO : C'était plus en dépannage parce qu'on était en rupture et tu avais accepté de venir faire quelques heures

P. BELLO : Moi, je vous revois discuter très, très sérieusement avec des gamins dans les escaliers

V. GIRARD : Moi, quand je suis dans quelque chose, j'y suis complètement ..

R. BELLO : Pour moi, c'est vrai que la façon dont tu fonctionnais, c'était tout à fait la façon dont j'imaginai que la psychanalyse pouvait prendre pied dans les institutions. ..

V. GIRARD : C'est ça ...tu comprenais ça

R. BELLO : Ah oui ...tout à fait

V. GIRARD : Alors, j'intervenais comme ça. J'étais tout le temps...

P. BELLO : Vous étiez très sérieux, on voyait bien qu'il se passait quelque chose de sérieux

V. GIRARD : Avec ZECKOUT, c'était pareil : il m'a demandé d'intervenir ...parce que ça l'intéressait que les gosses soient au courant de l'hygiène, ce que c'était un groupe sanguin, (inaudible) ...et bien moi, j'adhérais complètement à ça, tu comprends ? parce que je pensais que c'était très important, effectivement, d'entrer avec ZECKOUT...d'entrer dans la problématique même qu'il posait. Je me souviens beaucoup de cette période là parce que j'intervenais aussi auprès des éducateurs. Il y avait des éducateurs qui n'allaient pas bien .. il y avait un type moustachu qui n'allait pas très bien ...peut-être ... j'intervenais comme ça avec cet éclairage là.. c'était tout le temps à la limite des contre-transferts, c'est sûr mais



j'intervenais pas pour que l'institution ...c'est en ce sens là peut-être que je pouvais me séparer de LE GUEN, par exemple, avec qui ... que j'aimais beaucoup, hein.

R. BELLO : C'est un petit peu les excès qu'il y a eu au niveau d'HOURVARI ...mais qui était en même temps une tentative institutionnelle intéressante, mais qui a été effectivement dans l'excès et qui, du coup, ne faisait plus vraiment sa part

V. GIRARD : Voilà (inaudible) que tous les éducateurs soient analysés. Moi, je ne dis pas ça. Je dis qu'il faut qu'ils soient formés à une pratique personnelle...qui les forme personnellement ...qui soit , si possible ,

R. BELLO : qu'ils soient formés à l'action éducative...c'est ce qu'on disait vendredi à SPIRE : c'est la capacité de vivre avec et de partager une vie quotidienne

V. GIRARD : Voilà ! C'est pour ça ...que ça a bien pénétré, tu sais maintenant : le vivre avec , c'est passé, par exemple, dans les consignes du CTP et du CNL . Vivre avec, faire avec, je comprends ...avoir des outils pour.. c'est ça...que peu à peu ça s'est infiltré dans la pratique éducative et , en particulier, dans la pratique éducative, en milieu naturel : aller vers ,vivre avec faire ...avoir des outils pour c'est important. Je retrouve là...tu vois...vous voyez quelle est l'origine de tout ça .. Ça vient de loin ..papa...maman....et du scoutisme Alors, à partir de 62 me voilà...en 82, pardon... j'étais à ce moment-là médecin en libéral et néanmoins je continuais, alors, à être bénévole, professionnellement peut-être ..et donc j'étais Président de la TVAS, Président d'un Hôpital de Jour à VILLE d'AVRAY et aussi à IDE ( ???) ça s'appelle.. ..Président d'un Hôpital de Jour, Président d'ALTAIR. Egalement alors, j'étais membre du Bureau de l'ANRS, de la Sauvegarde, et à BERCK, j'ai été membre du Bureau de la formation franco-américaine, parce que ayant travaillé comme ça, des gens ont demandé de continuer à être Conseiller technique dans leur truc, bénévolement. Voilà !..... Si bien que je n'ai pas été, que je ne me suis pas coupé de tout ce secteur là. Alors, comme personne-ressource, c'est sûr que ...alors je rejoins toujours clinique, recherche, enseignement ....alors Jacques LADSOUS m'avait repéré comme ça, c'est pour ça que très tôt, il m'a fait intervenir dans des formations du CEMEA à ECHIROLLES ou je ne sais pas où .. Il m'envoyait à » peta ouchnock » pour participer à la formation d'éducateurs : soit la formation d'éducateur pour rentrer à RENNES , soit pour être formateur aux CEMEA ...je n'en sais rien . Enfin, bref j'intervenais là-dedans en équipe de formation. En recherche j'ai été au CTNERHI depuis sa création jusqu'à 93 ou 98 et là j'ai travaillé avec SELOSSE beaucoup. C'est avec SELOSSE qu'on a fait un petit opuscule sur la Prévention Spécialisée aujourd'hui.

R. BELLO : Mais, ça, du temps où SELOSSE était à VAUCRESSON ?

V. GIRARD : Non, non ...du temps où SELOSSE était à VAUCRESSON, alors j'ai travaillé avec Vincent PEYRE...Çà, c'était la période où après avoir fait les critères internes, les critères externes du...j'ai fait valider tout ça , si tu veux , par Vincent PEYRE et JACQUET et par MICHARD et ils ont fait des travaux, eux, de leur côté sur la Prévention spécialisée, sur...et ils ont deux publications là-dessus, je crois à VAUCRESSON. SELOSSE je ne l'ai pas tellement connu à VAUCRESSON. C'est surtout MICHARD, PEYRE et JACQUET que j'ai connus à VAUCRESSON. J'ai retrouvé SELOSSE au CTN et c'est avec lui que j'ai travaillé.

R. BELLO : Quand il était prof à LILLE alors ? il me semble

V. GIRARD : Il revenait de LILLE et il avait dû être à BOBIGNY, je pense .. je ne sais pas si il a été à BOBIGNY à un moment donné ? Il y avait LEIBO (LEIBOVICI) qui était à BOBIGNY et je crois qu'il a terminé comme professeur émérite à BOBIGNY...SELOSSE. Pour moi, c'étaient des personnes ressources. Là je les mets : Jean BEGUE, Pierre HARALANBON,...alors.. Gérard GAUTHIER .. c'est vrai que j'ai travaillé avec lui..il m'a appris beaucoup de choses mais il était rodgérien, lui, il aimait pas trop ma manière d'intervenir justement ..Il trouvait que j'intervenais trop. Lui, il était rodgérien et n'intervenait absolument pas...et ça agaçait tout le monde d'ailleurs, finalement .. Mais c'était un premier ( ???) type . KARIATCHIQUE ( ??) c'est la psychologue que j'ai connue là-bas, que j'ai connue aux NOUVELLES CHARMILLES. Jacques LADSOUS, je l'ai connu surtout au CTN....on s'est connu avant le CTN quand j'ai travaillé avec lui aux CEMEA, mais comme intervenant ...il me demandait d'intervenir ....il m'a fait intervenir aussi à un moment donné à ... il n'a jamais été directeur de BUC, lui ?

R. BELLO : non, non ...il avait dirigé HOURVARI à un moment

V. GIRARD : alors, c'était quand il était à HOURVARI qu'il m'a fait intervenir .....

R. BELLO : après HOURVARI, il a dû partir.....c'est là où il a dû être permanent de l'ANEJI, un temps....

V. GIRARD : oui, oui, quand elle était rue de Maubeuge...

R. BELLO : oui.... et c'est après qu'il a pris la direction du CREAMI ..

V. GIRARD : Voilà. Il m'a fait, également, intervenir au CREAMI, mais enfin en tant que enseignant ...moi je me situe surtout au niveau des CEMEA, par exemple à ECHIROLLES.

R. BELLO : A ECHIROLLES et à AUBERVILLIERS , sûrement.

V. GIRARD : Ensuite, plus tard... AUBERVILLIERS, c'est récent : quoi ! AUBERVILLIERS, c'est....

R. BELLO : c'est à dire AUBERVILLIERS, c'est le transfert de VAUGRIGNEUSE qui a dû être, à un moment donné, à PARIS même et après...

V. GIRARD : A PARIS...(inaudible) le DEF a commencé à la Villette et donc c'était vers les années 80..., moi je compte neuf ans. Ça a dû commencer en 93 ...à peu près puisque je me souviens, j'avais pris contact, à ce moment là, avec GAUTHIER mais surtout avec CLEMENT, parce que CLEMENT, je le connaissais à cause du travail du CTP : j'allais tout le temps voir CLEMENT et puis Marinette GERARD, j'avais contact avec eux à propos du CTN, tout le temps...à côté du CTP tout le temps et AUBERVILLIERS je vois que ça a commencé en 90 et j'ai eu contact avec CLEMENT et avec SOMMAIRE aussi qui, maintenant, est à la Sauvegarde, comme administrateur, pour leur parler, justement d'AUBERVILLIERS et du CIDE et du DEF.

Donc, recherche, enseignement, clinique, pour moi c'était une chose importante. On n'enseigne bien que...et alors, toujours enseignement ce sont mes interventions à BUC où je suis intervenu ...

P. BELLO : à l'Ecole ou à la Maison ?

V. GIRARD : Non, non .., à l'Ecole, à l'Ecole. Alors, là, pendant tout ce temps là

R. BELLO : Pendant tout ce temps là, à BUC, tu as présidé le Comité technique je ne sais plus comment ils appelaient ça,

V. GIRARD : Où ? à BUC ? Alors, à BUC, quand j'étais administrateur, j'ai continué à être à BUC, bien sûr, mais comme Président du...

R. BELLO : le Conseil pédagogique...

V. GIRARD : ...la Commission ...la Commission de Direction !...Chaque établissement avait une Commission de Direction et je me suis retrouvé Président de la Commission de Direction de BUC. Ça paraît un peu flou, tout ça ? non ? .. Voilà !..... Et alors, quand mon épouse est tombée malade..., là, j'ai brutalement cessé toutes mes représentations bénévoles parce que ça me prenait, quand même, beaucoup de temps et je n'ai gardé que ...comme Vice-Président, ALTAIR et le CIDE c'est à dire l'Hôpital de jour et ALTAIR et même la Sauvegarde et la TVAS comme vice-président. J'avais été, plus loin, créer ces trois là. Donc, j'avais aussi monté, dans ces trois là, le projet associatif, il y a 10 ans ou 15 ans avec comme mission de le mettre en révision tous les cinq ans. Puis, ils se sont aperçus qu'au bout de quinze ils ne l'avaient pas repris... Ils m'ont rappelé pour le réétudier si bien que je suis en train de le réétudier avec eux (inaudible).

Voilà ! Qu'est-ce que je peux dire, comme personnes ressources que je peux avoir, en dehors de tous ceux que j'ai cités là, avec lesquels j'ai eu plaisir de travailler, c'est Hervé CARRE. Hervé CARRE, c'est un type qui maintenant est Conseiller général à ANGERS, Michel BRETON, Michel BRETON, qui était au CTP actuel qui est présidé par Jean-Pierre ANDRIEUX, que je n'ai pas connu.

R. BELLO : Pierre-Jean

V. GIRARD : Pierre-Jean ANDRIEUX. Michel VOTON (???), alors là c'était mon suppléant au CTP, également mon suppléant au CTP... ça été évidemment Paul GINOT et Bernard MEUNIER alors, lui, je l'ai bien connu mais il n'était pas mon suppléant, mais il était également Président de commissions au CTP. Moi, j'avais la commission, initialement, la commission des listes au CTP et qui, ensuite, est devenue la commission Caractéristiques de la Prévention spécialisée. Donc, j'étais président de cette commission là et il y avait deux autres commissions : la commission Travail et Formation (inaudible) et puis la formation ...quelque chose comme questions administratives et financières et gestionnaires et c'est Bernard MEUNIER qui l'avait. Voilà !

R. BELLO : Tu sais que Bernard MONNIER je viens de le faire rentrer, comme administrateur, à l'URIOPSS Ile de France.

V. GIRARD : C'est bien, c'est un type très, très.....bien et, alors bon...René LENOIR ce n'est pas une personne ressource à proprement parler mais, enfin, parce que, lui, il est personne ressource pour tout le monde. Moi, il ne m'a pas connu beaucoup, je l'ai croisé du temps du CTP en 72...Il était, à ce moment-là, il était pas Ministre...il était...

R. BELLO : Il n'a pas été Directeur de l'Action sociale ?

V. GIRARD : Il a été Directeur de l'Action sociale après DIENESCH

R. BELLO : Il était Ministre

V. GIRARD : ...et puis, il était Secrétaire d'Etat .. Il était Secrétaire d'Etat à ce moment là et comme Secrétaire d'Etat c'est lui qui, également, m'avait nommé au Conseil de Recherches du CTNERHI, j'ai ses lettres là, de nomination ...Bernard LORY maintenant il est mort, bien sûr...Annie TRIOMPHE, oui, j'ai bien travaillé avec elle quand elle était directrice du CTNERHI, directrice...Annick DEVAUX aussi...Annick DEVAUX qui maintenant doit être au Ministère, je pense au Ministère de la Santé.

R. BELLO : Oui, elle est chef de Cabinet ou Conseillère technique chez la Secrétaire ou la Ministre déléguée aux Personnes handicapées.

V. GIRARD : J'ai bien travaillé avec elle, j'ai bien travaillé avec TRIOMPHE à cette époque là ...et puis alors, personne ressource, c'est sûr...derniers en date, Monique BESSE , Annick PRIGENT... J'ai vraiment travaillé beaucoup.

[...]

Mais alors, pour moi, c'est une personne ressource, Monique BESSE, j'ai beaucoup travaillé avec elle. Annick PRIGENT aussi . Tout l'enseignement... parce que j'ai enseigné là, au DEF parce que, toujours la même chose, c'était important, pour moi, que je me rende compte que ce qu'on faisait .. en admettant des types comme ça , avec une validation particulière, comme je faisais partie du Conseil de validation du GRE (Groupement Recherche et Evaluation ) je voulais être certain que le mode d'enseignement que je préconisais, c'est à dire partir des faits et de valider des acquis .. Pour moi, il y avait quatre éléments qui me paraissaient importants : c'étaient la validation des acquis, la valorisation des acquis, partir des acquis et les valoriser par l'enseignement, ensuite la mutualisation des acquis et enfin le travail en alternance, l'enseignement en alternance.Voilà les quatre principes qui me paraissaient importants pour un enseignement comme celui là . Donc la validation des acquis et la valorisation des acquis je pouvais vraiment le savoir que... en le faisant moi-même c'est à dire en adaptant mon enseignement à ce qu'il m'apportait . Donc, l'enseignement que j'apportais ...je ne sais pas si les autres le feront, mais je demandais aux dix-neuf types qui étaient là de m'apporter même sur cassette, même verbalement ou par écrit , si vous voulez, une expérience qui vivait sur le plan ...alors, soit sur le plan du handicap physique c'est à dire si tu avais vu des types handicapés physiques dans leur entourage et qu'est-ce que ça faisait pour eux le fait du handicap physique, qu'est-ce que ça voulait dire...handicap, également...psychique, qu'est-ce que ça voulait dire.... le fait psychologique, qu'est-ce que ça voulait dire... qu'ils m'en apportent au moins des exemples ...et à partir de ça, moi je bâtissais mon truc . Egalement, le fait du handicap dit social, c'est à dire la moindre chance sociale qu'ils m'en parlent aussi. Donc, ils m'apportaient un certain nombre de trucs...Annick PRIGENT notait et elle me donnait cette mouture là et, à partir de cette mouture là, je faisais un enseignement sur ce que c'était un handicap physique en partant de ce qu'ils me disaient et j'essayais de leur dire qu'il y avait d'autres handicaps physiques que celui qu'ils m'apportaient , qu'il y avait des gens qui ne pouvaient pas ni lire ni écrire et, constitutionnellement , dès leur naissance et puis, il y en avaient, aussi, qui l'avaient à leur

vieillesse ... que tout ça c'étaient des déficiences physiques et qui pouvaient être uniquement physiques et puis, il y en avait qui étaient uniquement mentales et puis d'autres qui étaient instrumentales. .. Et puis ensuite, on basculait en disant tout ça ça influe, aussi, sur la manière d'être au monde , c'est à dire sur la manière d'être en relation avec des gens et, d'autre part, ça atteint non plus seulement le physique mais aussi les relations et l'émotion et l'affectivité .Et que même chez un enfant il se pouvait très bien qu'il n'ait aucun handicap physique mais que les difficultés pour lui d'être en relation avec les autres , surtout ses parents , pouvait l'amener à avoir des retards scolaires, avoir des troubles qui étaient, quelquefois, très..très difficiles à distinguer des troubles organiques et des déficiences ?

Bon, voilà comment j'ai démarré.. j'ai fait cet enseignement là et aussi leur parler d'un dada , pour moi, qui (inaudible) inscription institutionnelle c'est à dire que selon la manière dont on est inscrit socialement institutionnellement , bon...là aussi ...il y a des pressions extérieures qui ne sont pas des pulsions intérieures mais des pressions extérieures qui peuvent avoir une grosse importance sur la manière de vivre et sur la manière d'être au monde et bon ..en partant des aires d'inscriptions institutionnelles ...bon je les décrivais ...je faisais des schémas pour leur faire comprendre. La première inscription institutionnelles c'était, effectivement, l'utérus maternel et que donc, c'était très difficile, au départ, de savoir ce que c'était qu'un autiste vrai d'un autiste « faux » ? Et même, à l'époque, historiquement, c'était difficile de distinguer un débile vrai d'un débile faux. Voilà ! Donc, ayant fait cet enseignement là pendant deux ans ...après je ne m'en suis plus occupé ...mais j'étais...j'allais dire outillé pour pouvoir valider ou non valider....

R. BELLO : D'une façon globale, qu'est ce que tu penses de ce qu'est devenue la formation ?

V.GIRARD : Il n'y en a pas

R.BELLO : sur un plan... un plan global... la formation d'éducateur spécialisé, par exemple, moi je pense que cette formation prend de plus en plus de distance par rapport à ce qui est la vraie fonction de l'éducateur ..

V. GIRARD : Oui, bien sûr mais, moi, ayant tâté de cet enseignement là , je vois mal un enseignement autre que ça . C'est à dire partant des faits et je crois qu'il ne faut pas se priver, pour un éducateur, de l'expérience qu'il a de la vie. Bon, c'est un peu la raison pour laquelle je me suis lancé, dans cette affaire là, depuis le début. Donc, moi, quand on me demande le fait psychologique,...oui..., oui le fait psychologique il commence dès l'enfance. Bien sûr, on en a connaissance après coup, mais, c'est dès l'enfance que les choses se sédimentent . Voilà ! Et l'enseignement en école, l'enseignement de l'éducatif devrait partir de l'éducation ..à partir de l'éducation qu'on a reçue ...et du même coup, les différents modules que ce soit..., je ne sais pas quels sont les modules... les fameux modules les U F.... les fameuses UF devraient

Fin 1<sup>ère</sup> partie de la cassette 2

V. GIRARD : ...de ces faits là ( ???) on peut les situer à travers une trajectoire vécue tu vois ... le fait psychologique , il existe ( ???) en France .. Partir des faits..., ce qui n'empêche pas du tout qu'il y ait des apports extérieurs des théorisations de ces faits . Voilà !

R. BELLO : Mais, si tu veux, c'est assez marrant parce que, à travers cette expérience d'ECHIROLLES moi je retrouve beaucoup de choses de ce qui se passait dans les années,

tout au début des années 60, par rapport à la formation. Nous on a fait EPINAY et c'est vrai qu'on était beaucoup plus sur ces axes-là que sur ce qu'est devenue la formation.

V. GIRARD : Alors, est-ce que je date ? C'est possible... il ne faut pas oublier que j'ai quand même 85 ans et que , du même coup il se peut que je rabâche les mêmes choses, donc, ce qui serait important c'est qu'une équipe jeune écoute ça, reprenne ça...et puis essaie d'apporter, eux, leur expérience actuelle déjà . Ce qui m'a intéressé dans ce DEF c'est qu'il n'y avait pas beaucoup de types jeunes mais enfin ils étaient plus jeunes que moi . Ils avaient entre 30 et 40 ans, alors c'étaient des gens plus jeunes . Ce qui m'intéresse maintenant, c'est de voir, par exemple, mes enfants dans leur rapport avec leurs enfants ou leurs petits-enfants de façon qu'il y ait, là des rassemblements. Alors dans la famille, par exemple, je m'excuse de parler de moi , dans la famille on essaie de faire , c'est pas à mon initiative, d'ailleurs mais c'est à l'initiative de mes enfants et de mes petits-enfants, des rassemblements d'enfants et de petits-enfants pour pouvoir d'abord se connaître car je pense que c'est important à travers tout ce que l'on dit là actuellement, c'est quand même la reconnaissance ...c'est reconnaître un autre comme étant différent, comme étant d'un milieu différent, des parcours différents, d'esprits différents, de connaissances différentes... c'est important... et bon dans la famille c'est important ...c'est une opportunité la famille , pas plus ..c'est pas du tout pour faire une famille ...nucléaire...moléculaire...non, non, non pas du tout, c'est simplement...alors (inaudible) de la famille...apprendre ce que c'est qu'une ouverture, ce que c'est effectivement...Alors, j'en reviens à l'humanité de l'homme , voilà ! Et la reconnaissance de l'autre comme étant différent. On a là une opportunité de la toucher du doigt ...alors qu'on s'en serve ...c'est une pédagogie, si tu veux, voilà...Mais cette pédagogie là il faut ..si on veut faire de l'enseignement, il faut qu'on parte, effectivement, de ces données ..à mon avis, fondamentales ..Je pense qu'il y en a deux fondamentales : l'humanité de l'homme, ça me paraît fondamental et la reconnaissance de l'autre comme différent me paraît fondamental. Ce sont deux choses éternelles et fondamentales ...on ne changera pas ça..., l'humanité de l'homme on ne peut pas empêcher qu'il y ait un être vivant étant humain différent de l'animal et du végétal. C'est un fait fondamental et d'autre part, reconnaître que cet être vivant étant humain est différent selon qu'il soit né à CHANDERNAGOR, SINGAPOUR ou en ANGLETERRE, en France...etc... Donc, avec ces cultures différentes ...donc le reconnaître différent, c'est quand même important . Ce sont deux principes fondamentaux, pour moi...alors, l'enseignement ben... il est important qu'on en tienne compte dans l'enseignement...et tout ça débouche sur des faits psychologiques , des faits sociaux , des faits physiques qui sont différents et différemment vécus pour les uns et pour les autres.

P. BELLO : Moi je me rappelle qu'on avait senti une espèce de fracture au moment où le bac était devenu obligatoire parce que ça empêchait à beaucoup de gens qui étaient particulièrement doués pour avoir la relation éducative , ça les empêchait d'accéder . Ils étaient pris comme moniteur-éducateur et c'était pas toujours...ils n'avaient pas la voie royale... c'est dommage

V. GIRARD : Oui, oui, mais tout ce qui est, alors...pour revenir ...le bac obligatoire c'est la négation de la différence . Je pense que ce qui est obligatoire c'est pas tellement le bac ... ce qui est obligatoire c'est que chacun puisse accéder à la possibilité qu'il a, au maximum, de ce qu'il peut faire. Donc respecter... Voilà ! moi, ce qui me frappait , par exemple ,dans la captivité ...j'avais trois infirmiers, il y en a un qui était sculpteur sur bois, qui avait fait l'Ecole BOULLE, un autre qui était sculpteur sur métaux précieux, ciseleur sur métaux précieux, et puis un troisième qui était laqueur sur métaux : il faisait des bonbonnières, tu sais des trucs noirs avec les laques ce qui faisait ressortir le cuivre. Ces type là, après la guerre,

aucun n'a pu trouver de travail... c'était fini. Donc, la notion d'adaptabilité, tu la comprends ? Donc repérer à travers les tests ...je me suis aperçu, d'ailleurs, que c'était un leurre, mais repérer à travers les tests ce à quoi ils sont capables les tests d'adaptation ça me paraissait important... et ce qui encore a paru important ..c'est plutôt d'aider les gens à voir ..à repérer leurs qualités propres pour pouvoir rebondir quand il y a des avatars comme celui de la guerre pour qu'ils puissent se replacer. Ces trois là , celui de l'Ecole Boule qui avait le moins de moyens intellectuels, peut-être, mais qui avait un savoir-faire extraordinaire, il s'est suicidé ce type là, il s'est reclassé dans un bistrot, dans le midi de la France, et... le ciseleur sur métaux je l'ai retrouvé aux PTT, par hasard il est venu au Val de Grâce me dépanner mon téléphone. Il faisait partie ...je le vois , il s'appelait Jiji... je vois mon Jiji, ... je vois le Jiji arriver ..Qu'est-ce tu fous là ? Je remplace les téléphones, et toi qu'est-ce tu fous là ? Moi je suis médecin ici ...Tu es toujours médecin ? eh oui ! Je suis toujours médecin... J'étais déjà médecin en captivité ...et le troisième qui était le plus doué, qui était... c'était un ancien secrétaire de BRASILLAC, alors, il était tout à fait d'extrême droite et, lui, il a fait le CNAM et il était rentré chez Geoffroy DELORS( ???) comme gratte-papier, puis il est resté au CNAM, il est sorti ingénieur du CNAM et il a terminé à quarante ans, enfin terminé ses études à quarante ans, comme ingénieur et il est rentré comme ingénieur chez Geoffroy DELORS. Bon, c'était intéressant de voir que l'adaptation est fonction de l'adaptabilité et de la possibilité d'aider les gens à donner le maximum de ce qu'ils peuvent, non pas tellement dans une adaptation ...enfermé dans une adaptation que ce soit le bac ou la gravure ou la sculpture et dans une connaissance générale. Donc, le fait psychologique et le fait social c'est important ...et puis aider les gens à faire du sport ...à s'enrichir personnellement ...etc...

R. BELLO : Tu sais qu'au Conseil supérieur du Travail social quand t'étais venu pour avis ...cette obligation du bac par rapport à la réforme du diplôme d'Educateur, on a été deux à s'opposer...Jacques LADSOUS et moi. Parce qu'on disait qu'il fallait partir des compétences des gens et que le niveau scolaire, si on en avait la volonté, ça

V.GIRARD : Alors... tu vois cette notion d'être vivant étant humain, d'une part, et cette notion d'inscription (inaudible) dans le ventre de la mère, d'autre part, nous amène à comprendre que les compétences s'élaborent peu à peu... l'être vivant étant humain quand il est embryon...(inaudible) les quatre cellules initiales ; c'est vrai qu'il n'a aucune compétence... il a que la compétence d'être informé et d'être...de pouvoir se développer... il est en virtualité ..C'est peu à peu que les compétences s'augmentent et ces compétences, il faut les garder et les entretenir tout le temps.. tout le temps....ces compétences ...et l'être humain devient personne qu'à un certain moment ..il devient .. quand il a la compétence d'être personne... il devient sujet quand cette personne a la compétence de dire je .. ce qui est encore alors, à ce moment là , ça devient encore plus compliqué parce que l'analyste vous dira qu'il est soumis à des pulsions et des pressions pour lesquelles il a bien des difficultés à s'en sortir ...à dire « JE » je résiste ou je résiste soit à mes pulsions , soit à mes pressions. Le « JE » n'est pas facile ...et c'est vrai qu'au niveau de la formation, devenir JE ce n'est pas facile. Le JE éducateur, ce n'est pas facile surtout quand t'es enseigné par des abrutis ....Enfin, c'est vrai ...(inaudible ) ce qui est enseigné ne te sert à rien par rapport à ...on devient médecin , non pas parce qu'on a été diplômé médecin mais parce que on a eu l'expérience d'être médecin après. Ce n'est pas mon diplôme qui m'a permis d'être médecin. C'est l'expérience . Par contre, je ne suis pas contre le diplôme mais à condition que....., moi j'ai eu de bons maîtres.... C'est vrai DECHAUME, MAZEL....tous ces types là m'ont appris effectivement à être quand même très humain. L' Ecole lyonnaise, pour ce côté là était beaucoup plus en avance que l'Ecole parisienne. Quand DECHAUME parle des médecins éducateurs c'est quand même ??? Je vois mal un Parisien parler de ça, même pas HEUYER,

parce que HEUYER ne parlait pas des médecins éducateurs, HEUYER parlait des médecins cliniciens, et encore...

R. BELLO : Le seul qui a marqué une sensibilité par rapport à ça , c'est peut-être DUCHE

V. GIRARD : c'est peut-être DUCHE, absolument ...DUCHE qui, d'ailleurs, était proche de FERRAND

R. BELLO : ...de Jean-Claude FERRAND

V. GIRARD : Tu comprends ? et il y en a peu .....Il y a DUCHE....il y a FLAVIGNY...FLAVIGNY n'a pas fait de carrière universitaire ..... Bon, il y a JEAMMET peut-être maintenant qui en font, à condition que JEAMMET, cet analyste, ne perde pas les qualités d'humanisme

R. BELLO : Je me souviendrai toujours ce qu'il disait

V.GIRARD : JEAMMET ,

R.BELLO.....n'attendez pas la demande... suscitez de la demande

V.GIRARD : c'est JEAMMET qui disait cela

R.BELLO : non... c'était... c'était.. FLAVIGNY

V.GIRARD : FLAVIGNY ? oui .... oui .....susciter de la demande ...oui.. oui et moi je dirais il faut écouter la demande là où elle ne se présente pas comme demande ..car le symptôme c'est toujours ... il faut être très attentif au symptôme, même physique, et savoir, comme dit LACAN, que ça n'est pas ça ...il y a encore quelque chose derrière Ca veut dire quelque chose mais quoi ? Alors, il faut être prudent ...

R. BELLO / Bien on va arrêter là ?